

« VOUS NE POUVEZ PAS ÊTRE NEUTRE DANS UN TRAIN EN MARCHÉ »

« Réflexions optimistes historiques & politiques d'un historien engagé »

You can't be neutral
on a moving train.

Howard Zinn

1922 - 2010

“Ce que l’histoire révisionniste nous enseigne est que notre inertie de citoyens à abandonner le pouvoir politique à une élite a coûté au monde environ 200 millions de vies humaines entre 1820 et 1975. Ajoutons à cela la misère non dite des camps de concentration, des prisonniers politiques, de l’oppression et de l’élimination de ceux qui essaient de faire parvenir la vérité en pleine lumière... Arrêtons le cercle infernal du pillage et des récompenses immorales et les structures élitistes s’effondreront. Mais pas avant que la majorité d’entre nous trouve le courage moral et la force intérieure de rejeter le jeu frauduleux qu’on nous fait jouer et de le remplacer par les associations volontaires ou des sociétés décentralisées, ne s’arrêteront le pillage et le massacre.”

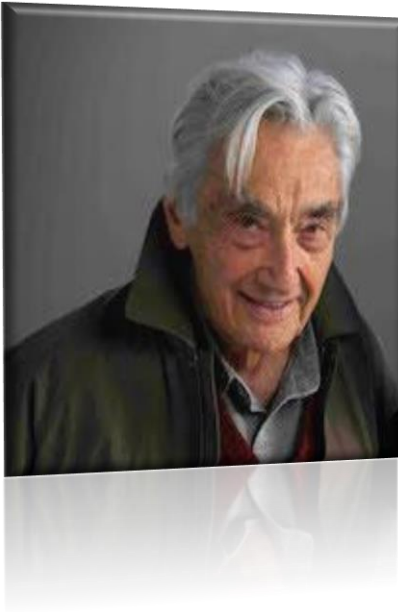
[Antony Sutton](#), historien, et professeur de sciences politiques, Stanford U, 1977

Traduction & Publication Résistance 71 depuis 2012 ▼

<https://resistance71.wordpress.com/>

Version PDF réalisée par JBL 1960 en 09/2017 ► www.jbl1960blog.wordpress.com

Disponible dans la page dédiée sous le N° 34 ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/les-pdf-de-jbl1960/>



Howard Zinn (1922-2010) : Historien, professeur d'histoire contemporaine, professeur de science politique à l'université de Boston, activiste, dramaturge et sans nul doute un des historiens les plus influents du monde occidental. Chercheur, auteur prolifique, il était également un grand orateur pourvu d'une voix caractéristique et d'un sens de l'humour sec et grinçant qui rendait ses lectures et entretiens vibrants et excitants.

Zinn a relativement bien été traduit en français, ci-dessous une bibliographie non-exhaustive de son œuvre, classée de manière subjective dans l'ordre de ce qui nous apparaît être ses meilleures contributions (de ce qui a été traduit en français). Zinn disait toujours qu'il est impossible pour un historien d'être "objectif", car la simple sélection de données historiographiques est déjà un biais en soi. Nous ne trahissons donc pas sa mémoire en classant son œuvre subjectivement...

- *“Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours”*, Agone, 2003
- *“L'impossible neutralité : Autobiographie d'un historien militant”*, Agone, 2013
- *“Désobéissance civile : Sur la justice et la guerre”*, Agone, 2010
- *“Se révolter si nécessaire, textes et discours de 1952 à 2010”*, Agone, 2014
- *“Le XX^{ème} siècle américain : Une histoire populaire de 1890 à nos jours”*, Agone, 2003

Pièce de théâtre :

- *“Karl Marx, le retour”*, Agone, 2010
- *“En suivant Emma pièce historique en deux actes sur Emma Goldman, anarchiste et féministe américaine ”*, Agone, 2007

Vidéos entretiens et conférences (en anglais, sélection non-exhaustive en rapport avec l'article présenté) :

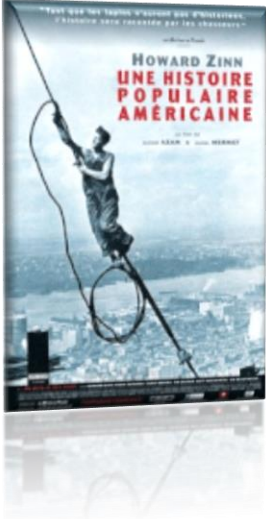
- *Comment l'histoire devrait être enseignée à l'école :*
<http://www.youtube.com/watch?v=bzGyQaYAdtA>
- *Vous ne pouvez pas être neutre dans un train en marche :*
<http://www.youtube.com/watch?v=Ehc3V1g5pm0>
- *Conversation avec l'histoire : Université de Berkeley Californie, Howard Zinn “L'histoire radicale” :*
<http://www.youtube.com/watch?v=IMt7cFFKPeM&list=PL8CC7841F276995BC>

Howard Zinn sur Résistance 71 :

<https://resistance71.wordpress.com/howard-zinn/>

Pour ceux qui ne le connaissent pas, [Howard Zinn \(1922-2010\)](#) était une figure emblématique de l'activisme des droits de l'Homme et des droits civiques aux États-Unis.

Historien de formation, engagé volontaire dans l'US Air Force pendant la seconde guerre mondiale, événement qui contribua à forger son pacifisme et sa farouche opposition à l'impérialisme de quelque origine politique qu'il soit, Zinn fut professeur de science politique à l'université de Boston. Zinn fut un écrivain, essayiste, dramaturge et activiste très prolifique. Il est le plus connu pour son ouvrage historique révisionniste (au sens noble du terme) « **Une histoire populaire des États-Unis** » qui révisa complètement la façon de concevoir l'approche historique et le narratif de l'histoire en général et du nouveau continent en particulier. Sa recherche minutieuse des faits historiques écrits et archivés par les souches populaires ont mené à une révision aujourd'hui reconnue et encensée de l'histoire des États-Unis.



Il s'attira les foudres de l'establishment pour avoir dénoncé la cruauté et la veulerie, documentées mais occultées à dessein, de Christophe Colomb, qui le premier s'engagea dans le génocide et la réduction en esclavage des populations autochtones de l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti). Sa destruction systématique documentée des mythes créés par les gens de pouvoir et les vainqueurs des guerres contribua à l'éveil de toute une nouvelle génération d'historien et d'intellectuel.

Zinn fut engagé dès le départ dans la lutte pour les droits civiques des noirs américains, activisme qui lui coûta son travail de professeur dans un collège; il enchaîna sur un activisme forcené contre la guerre du Vietnam. Arrêté à plusieurs reprises, il fut un ardent promoteur et acteur de toute forme de désobéissance civile, anarchiste non déclaré mais certainement grand sympathisant de l'Idée libertaire, Zinn fut un modèle de droiture et d'honnêteté intellectuelle qui lui vaut toujours un nombre grandissant de « disciples ».

Howard Zinn fut un ami et collaborateur de Noam Chomsky durant leurs années d'activisme anti guerre du Vietnam. Au décès de Zinn en Janvier 2010, Chomsky rendit un vibrant hommage à son ami défunt.

Howard Zinn se doit d'être plus lu en France, car sa recherche incessante de la vérité historique cachée au sein du peuple et occultée volontairement par les dirigeants de ce monde, a un impact sur le cheminement intellectuel de tout activiste luttant pour la vérité et la justice sociale. Notre question est et demeure : où est le Howard Zinn français ? Celui ou celle qui lèvera le voile sur l'omerta historique et révolutionnera le narratif historique de notre pays engoncé jusqu'ici dans la propagande du statu quo oligarchique néo-colonialiste.

Certains pourront dire : « oui... mais il s'agit essentiellement de l'Histoire des États-Unis, en quoi cela nous concerne-t-il ?.. » La réponse à cet argument est simple : regardez autour de vous ! Que voyez-vous ?... Quelle est la place des États-Unis dans le monde moderne ?... D'où vient la crise économique globale qui ravage les nations ?... Qui perpétue les guerres impérialistes depuis les années 1950 ?

Connaître la véritable histoire des États-Unis, permet de comprendre le monde moderne, de comprendre le présent et d'anticiper le futur pour un monde meilleur où les peuples reprendront leur droit et où l'oligarchie cessera d'exister.

Nous sommes tous des Howard Zinn ou devrions l'être ! Au travail !

Résistance71

Ma vision d'Howard Zinn...

À chaque fois que je me rends à Royan, l'ombre d'Howard Zinn ne me quitte plus... Lui qui si souvent occupe déjà mes pensées, au détour d'une lecture ou lors de la rédaction d'un billet... Aussi, j'ai choisi de faire un focus sur le Zinn participant au bombardement de Royan en avril 1945, larguant du napalm pour la 1^{ère} fois. Mieux que quiconque, Zinn dans son livre qu'il a tiré de cette expérience nous fait toucher du doigt l'absurdité de la guerre dont on nous rebat les oreilles quotidiennement depuis plusieurs mois, en France, les États-Unis par la Bush de Kissinger affirmant que l'idée de dominer le monde est presque dans l'ADN de la politique étrangère américaine...

Howard Zinn (1922 - 2010)

Issu du milieu ouvrier de New-York, Howard Zinn a été **professeur de science politique** à l'Université de Boston pendant plus de 40 ans. Historien, acteur du **mouvement des droits civiques**, allié des **mouvements pour la paix et la justice sociale**, son militantisme radical repose sur une analyse critique du pouvoir et de ses structures. Membre de l'Air Force pendant la 2^{ème} guerre mondiale, il a participé à différents bombardements, dont celui de **Royan en avril 1945**, une expérience qui a nourri son engagement pacifiste. Du Viêt-Nam à l'Irak, il a été un farouche **opposant à la politique militaire américaine**. Il a écrit une vingtaine de livres dont un **best-seller** *Une histoire populaire des États-Unis*. Son envergure et son autorité morale en ont fait un intellectuel incontournable, à l'instar de Noam Chomsky. Dans la préface du livre *La bombe*, Greg Ruggiero, un de ses éditeurs, note à son sujet : "*Résister, prendre la parole, contester les discours officiels, publier des analyses dissidentes, manifester et désobéir étaient pour lui des droits inaliénables*".

Source ► <http://www.c-royan.com/arts-culture/litterature/livres-et-auteurs/1365-la-bombe.html>



La bombe

En avril 1945, **Howard Zinn** est membre de la **490^{ème} escadrille de bombardement de l'Air Force américaine**. Il est envoyé en mission à Royan pour éliminer les poches allemandes. Pour l'exposé de la mission, on leur explique "*que chaque soute était chargée de 30 bombes de 45 kg contenant de l'essence gélifiée, substance alors nouvelle connue aujourd'hui sous le nom de napalm*". Il se souvient "*d'avoir vu, du haut du ciel, les bombes exploser dans la ville, s'embrasant telles des allumettes dans le brouillard. {Il} était totalement inconscient de la tragédie humaine qui se déroulait en bas*". Cette expérience et la prise de conscience des **atrocités causées par ces bombardements aériens**, qui sont au cœur de la stratégie militaire américaine, l'ont conduit à condamner ces opérations. La première partie de ce livre reprend un article intitulé *Hiroshima, briser le silence*. La seconde s'attache à démontrer que le bombardement de Royan en avril 1945 n'avait aucune utilité stratégique. Howard Zinn est revenu à Royan quelques



années plus tard pour recueillir à la bibliothèque les interrogations suscitées par cette libération d'une violence étonnante.

Écartant la nécessité militaire et la libération du port de Bordeaux, trois semaines avant la **capitulation de l'Allemagne**, il rappelle le précédent du bombardement "par erreur" **du 5 janvier 1945**. Il met en parallèle les discours sur "la tragique erreur en temps de guerre" tenus par le général de Larminat à Royan et le maréchal Saundby à propos du **bombardement de Dresde**. Il rappelle les pourparlers entre l'amiral Meyer et l'amiral Schirlitz qui aboutirent à la reddition de la Rochelle et l'existence de **telles propositions à Royan**, repoussées par l'État-Major français. Il précise, en tant que membre d'équipage des bombardiers, que les bombes n'avaient pas pour cible précise les installations allemandes, mais l'ensemble de la région, s'agissant de **bombardements intensifs**, sans parler du viseur qui n'était pas très fiable à 7500m d'altitude. Enfin Howard Zinn résume ainsi des facteurs à l'origine du déclenchement de cette opération inutile : "*Au niveau du commandement suprême des Forces alliées : la marche inexorable de la guerre, le résultat d'engagements et de préparatifs antérieurs ainsi que l'envie d'aller jusqu'au bout et d'accumuler le plus de victoires possible. À l'échelon militaire local : les ambitions - des plus viles aux plus nobles -, les rêves de gloire et le désir viscéral des soldats de tout rang de prendre part à ce grand effort collectif. Du côté de l'armée de l'air des États-Unis : l'envie irrépressible de mettre une nouvelle arme à l'essai*".



Royan, totalement rasé après le bombardement du 15 avril 1945...



Howard Zinn, *La bombe, de l'inutilité des bombardements aériens*, Lux éditeur, 2011; la rédaction de **c-royan** a collaboré avec le traducteur du livre pour la restitution des passages relevés par l'auteur dans les journaux français.



Ces images, vieilles de 72 ans, sont pourtant identiques, à peu de choses près, au quotidien des Syriens, des Irakiens, des Libyens, des Afghans, des Libanais, et de tout le Moyen-Orient en général. Plutôt que d'accepter que tout recommence, levons-nous et retirons-leur, et d'un coup sec, notre consentement, afin que tout s'arrête... Pour qu'enfin tout commence !

JBL1960
1960

PRÉSENTATION DU PDF

1 – Sur la spoliation de l’Histoire

Page 7

2 – L’histoire radicale

1^{ère} Partie ► Page 12

2^{ème} Partie ► Page 18

3 – Violence et nature humaine

Page 24

4 – L’obéissance civile

Page 32

5 – Christophe Colomb

1^{ère} Partie ► Page 39

2^{ème} Partie ► Page 46

6 – Réflexions optimistes d’un historien engagé

Page 55



<https://resistance71.wordpress.com/2016/08/23/corruption-cognitive-sciences-et-sciences-sociales-sous-tutelle-ideologique-lhistoire-abusee-howard-zinn/>

Corruption cognitive : Sciences et sciences sociales sous tutelle idéologique... L’histoire abusée (Howard Zinn)

“Être ignorant de l’histoire, c’est comme être né hier.”

“On ne peut pas être neutre dans un train en marche.”

~ Howard Zinn ~

“Des relations nouvelles par leur ampleur, se sont nouées entre historiens professionnels et la grande entreprise, privée ou publique, industrielle ou financière.”

“Quant aux jeunes chercheurs [en histoire], il est urgent que, soustraits à la norme des desiderata des bailleurs de fonds et ainsi mis en mesure de tenir la tête droite, ils puissent aider l’histoire contemporaine française à retrouver la voie de l’indépendance.”

“La discipline historique reflétant fidèlement le cours général des choses, l’histoire indépendante du pouvoir de l’argent finira bien, même ici, par faire reculer l’histoire de connivence.”

~ Annie Lacroix-Riz ~

1 ► L’utilisation et la spoliation de l’histoire

Ceci correspond à la traduction de larges extraits du chapitre 4 du livre de Zinn, “Declarations of Independence, cross-examining the American ideology”, Harper Perennial, 1990, qui n’a pas été traduit en français à notre connaissance. Cet ouvrage, de notre point de vue, est le second meilleur ouvrage de Zinn juste après son célèbre “Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours” (1980)

Avant que je ne devienne un historien de profession, j’ai grandi dans la saleté et l’humidité des bas-fonds de New-York, j’ai été mis KO par un policier alors que je tenais une banderole dans une manif’ ouvrière, j’ai travaillé trois ans sur un chantier naval, et j’ai participé à la violence de la guerre. Ces expériences, parmi d’autres, m’ont fait perdre tout désir “d’objectivité”, que ce soit dans ma vie ou en écrivant l’histoire.

Ce que je viens de dire trouble un certain nombre de personnes et je dois m’en expliquer. Je veux donc dire par là qu’au moment où j’ai commencé à étudier l’histoire de manière formelle via le cursus universitaire, je savais que je ne le faisais pas parce que c’était “intéressant” ou parce que cela représentait une carrière “solide et respectable”. J’avais été touché à bien des égards par la lutte des travailleurs ordinaires pour survivre, par le côté glamour et hideux de la guerre et par mes propres lectures entreprises pour essayer de mieux comprendre le fascisme, le communisme, le capitalisme et le socialisme. **Je ne pouvais décemment pas étudier l’histoire d’un point de vue neutre.** Pour moi, l’histoire ne pouvait être qu’un outil de compréhension et de changement (et oui, une ambition extravagante) de ce qui n’allait pas dans le monde.

Ceci ne voulait pas dire de rechercher des faits historiques pour soutenir et renforcer les croyances que j'avais déjà. Cela ne voulait pas dire d'ignorer des données qui changeraient ou compliqueraient ma compréhension de la société. *Cela voulait dire de poser les questions importantes pour qu'un changement social finisse par s'opérer, des questions au sujet de l'égalité, de la liberté, de la justice, de la paix, mais en demeurant ouvert à toute réponse suggérée en étudiant l'histoire.*

J'avais très tôt décidé que je serais biaisé, partial dans le sens de demeurer vrai à certaines valeurs fondamentales comme le droit égal pour tout être humain, quel que soit la race, la religion, la nationalité, le sexe, le droit égal à la vie, la liberté et la poursuite incessante du bonheur sur terre, bref les idéaux décrits par Thomas Jefferson. Il me semblait que dédier sa vie à l'étude de l'histoire en valait la peine seulement si l'objectif était ces idéaux.

[...] Ainsi lorsque les troupes soviétiques envahirent la Hongrie (1956) puis la Tchécoslovaquie (1968) pour écraser des rébellions, il était clair pour moi que l'URSS violait des valeurs marxistes fondamentales, en réalité, un principe universel, celui de la solidarité internationale qui réside bien au-delà du marxisme.

Ma foi dans l'idéal d'une société égalitaire, d'une communauté mondiale coopérante, dans un monde sans frontières nationales, est demeurée saine et sauve ; simplement mon idée que l'URSS puisse représenter ce nouveau monde pouvait être d'emblée mise à l'écart. Je devais appeler un chat un chat alors que je voyais les choses au gré de ma lecture de l'histoire de l'Union Soviétique ; dans le même temps je voulais que ceux qui avaient une vue romantique des États-Unis soient aussi capables d'appeler un chat un chat au gré de leur découverte du passé américain. Je savais aussi qu'il était tentant de se raccrocher à de vieilles croyances, d'ignorer les faits inconfortables (NdT : appelée dissonance cognitive) parce qu'on devait rester attaché à des idéaux et que je devais me préserver de la tentation et faire particulièrement attention aux écrits des autres historiens.

La forte croyance en certaines valeurs d'un historien peut mener à la malhonnêteté ou à la déformation de l'histoire. Mais ceci est évitable si l'historien(ne) comprend la différence entre la solidité de valeurs ultimes et ouverture d'esprit en regard du fait historique.

Il y a une autre forme de malhonnêteté qui souvent n'est pas remarquée, à savoir quand les historiens échouent à reconnaître leurs propres valeurs et prétendent à "l'objectivité", se trompant ainsi eux-mêmes et leur lectorat.

Tout le monde est partial, biaisé, que vous le sachiez ou pas, par le fait de posséder des buts, objectifs fondamentaux et des fins à réaliser. Si nous comprenons cela, nous pouvons alors être proprement sceptiques de tous les historiens, journalistes et de quiconque rapporte sur le monde et nous pouvons vérifier si leur partialité provoque leur emphase sur certains faits historiques plus que d'autres et s'ils omettent ou donnent moins d'importance à d'autres.

[...] ***Quiconque lisant de l'histoire devrait comprendre depuis le départ qu'il n'y a pas d'histoire impartiale. Toute histoire écrite est partielle en deux sens. Partielle parce qu'elle ne représente qu'une petite portion de ce qui s'est vraiment passé. Ceci constitue une limite qui ne pourra jamais être dépassée. Et elle est partielle parce qu'elle prend inévitablement partie par le simple fait de ce qu'elle inclut et ce qu'elle omet, ce sur quoi elle insiste et ce sur quoi elle passe. Ceci peut être fait ouvertement ou subrepticement, consciemment de la part de l'historien(ne) ou inconsciemment.***

Le problème majeur en ce qui concerne l'honnêteté historique n'est pas le mensonge de but en blanc. C'est l'omission ou le passage sous silence de données très importantes sur un fait historique. La définition du mot "important", bien sûr, dépend des valeurs de chacun.

Un excellent exemple dans l'histoire (américaine) est celui du massacre de Ludlow.

J'étais à l'université étudiant en histoire (NdT : après la seconde guerre mondiale donc



puisque Zinn fut un des nombreux bénéficiaires de la GI Bill ou loi des "études contre service militaire"..), lorsque j'entendis pour la 1ère fois une chanson Folk de Woody Guthrie appelé "The Ludlow Massacre", une ballade sombre et intense, accompagnée par les accords lents et hantés de sa guitare. Sa chanson raconte l'histoire de femmes et d'enfants qui périrent brûlés vifs lors de la grève des mineurs contre les mines de charbons des

Rockefeller dans le sud-Colorado en 1914.

Je fus très curieux de ce fait. En effet, dans aucune de mes classes d'histoire américaine, aucun de mes livres d'école, ne figurait ne serait-ce qu'une mention de ce massacre de Ludlow dans le Colorado. Ceci me mena à un livre écrit non pas par un historien mais par un prof d'anglais du nom de Samuel Yellen : "American Labor Struggles" ou "Les luttes ouvrières américaines". Ce livre contient des dizaines de narrations excitantes sur les conflits du travail de l'histoire des États-Unis, dont la très vaste majorité n'est jamais mentionnée dans les livres d'histoire des écoles. Un de ces chapitres détaillait la grève du charbon du Colorado en 1913-14.

***Note de Résistance 71** : s'ensuit ici une description et résumé de trois pages des événements de Ludlow, montrant la collusion entre les Rockefeller et le pouvoir politique régional et fédéral dans la sanglante répression ouvrière.*

[...] La grève minière du Colorado de cette époque ne rentre pas bien dans le moule créé par les livres d'histoire des bahuts vantant la perfection du développement économique américain. Peut-être qu'un compte-rendu des événements et des dessous de l'affaire de Ludlow feraient poser quelques questions pertinentes aux jeunes élèves tout comme cela se produisit pour moi. Ces questions indubitablement menaceraient le pouvoir dominant de ce pays, ceci rentrerait en conflit avec l'orthodoxie (doxa) dominante. Les questionneurs, les enseignants et les membres des comités éducatifs pourraient faire face à des problèmes majeurs.

[...] Une observation rapprochée de la grève du charbon dans le Colorado révélerait que non seulement le gouvernement de l'état du Colorado mais aussi le gouvernement fédéral de Washington, sous la présidence d'un présumé "libéral"/homme de gauche Woodrow Wilson, étaient du côté des corporations, des grosses entreprises. Tandis que les mineurs étaient battus, jetés en prison et assassinés par la police privée armée des Rockefeller ou par la Garde Nationale, le gouvernement ne fit absolument rien pour préserver les droits constitutionnels de son peuple. Il y a en effet un statut fédéral, Titre 10, section 333, qui donne le pouvoir au gouvernement fédéral de défendre les droits constitutionnels des citoyens si les autorités locales ne le font pas.

Ce ne fut qu'après le massacre, après que les mineurs ne se soient armés et déferlèrent contre les propriétés minières et leurs gardes que le président Wilson appela la troupe pour mettre fin aux émeutes dans le Colorado.

[...] Il n'y a pas de façon "objective" de gérer le massacre de Ludlow Il y a la décision subjective (biaisée, opiniâtre) de l'omettre du narratif historique, basé sur un système de valeurs qui ne le considère pas comme étant important ni même digne d'intérêt. [...] mais c'est aussi une décision subjective, biaisée d'en parler et de narrer les événements (bien documentés). Ma décision personnelle de couvrir cet événement historique (*NdT* : Zinn le couvre en détail dans un des chapitres de son ouvrage séminal : "*Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*"...) est fondée sur ma croyance qu'il est important que les gens sachent l'extension et l'implication des conflits de classes dans notre histoire, de savoir quelque chose au sujet du comment les ouvriers et classes laborieuses ont dû lutter âprement, pied à pied pour changer leurs conditions d'existence et aussi de comprendre le rôle du gouvernement et des médias dans les luttes de classes de notre passé.

On doit inévitablement omettre une large portion de ce qui est disponible en tant qu'information historique ; mais ce qui est omis est critique dans le type d'éducation historique que les gens obtiennent, ceci peut les faire bouger d'un côté ou de l'autre, ce qu'ils semblent accepter par leur passivité. Ma propre intention est de sélectionner des sujets et insister sur des aspects de ceux-ci qui feront bouger les citoyens vers des activités répondant aux besoins de base des droits de l'Homme : égalité, paix, démocratie et un monde sans frontières nationales. Ceci sans leur cacher des faits mais en ajoutant au magasin de l'orthodoxie de la connaissance, en ouvrant plus large le grand marché de la connaissance.

Le problème de la sélection dans les faits historiques est montré de manière confondante avec l'histoire de Christophe Colomb et la "découverte" du nouveau monde. Cette histoire apparaît dans tous les livres d'histoires américains et ce à tous les niveaux, de l'école élémentaire jusqu'à l'université. Elle est toujours narrée comme une histoire de technique, de grand courage, menant à la découverte du continent des Amériques (*NdT* : que les États-Uniens appellent le "Western Hemisphere" ou l'hémisphère occidental).

Pourtant quelque chose est omis dans cette histoire et ce dans quasiment tous les bouquins d'histoire utilisés dans toutes les écoles au travers des États-Unis. Ce qui est omis est la veulerie, la soif d'or de Colomb, son intérêt basement matériel et que ce penchant pour la fortune lui a fait commettre des crimes de mutilation, de mise en esclavage et d'assassinats purs et simples sur les Indiens venus à sa rencontre dans une parfaite innocence amicale. Ceci fut fait par lui et ses hommes à une telle échelle que cela mérite le vocable de "génocide", de la destruction d'un peuple entier.

Cette information était parfaitement à la disposition des historiens. Dans les carnets et journaux de bord de Colomb lui-même, il décrit son attitude dès le départ.

"Ils feraient de bons serviteurs... Avec 50 hommes on pourrait tous les subjuguier et faire d'eux ce que nous voulons."

[...] Dans son livre plus succinct "*Christopher Columbus, Mariner*", l'historien Samuel Eliot Morison dit : "*la cruelle politique initiée par Colomb et poursuivie par ses successeurs a résulté en un génocide complet.*" Mais cette déclaration se situe sur une page totalement enterrée dans un livre qui n'est presque exclusivement qu'un éloge de Colomb.

[...] *Est-ce que mon emphase sur Colomb et le traitement qu'il réserva aux Indiens est biaisée ? Sans aucun doute.* Je ne nierais pas et concéderais la technique et le courage à Colomb, qu'il fut un excellent marin (NdT : qui s'est quand même paumé pour en arriver aux Caraïbes...), mais je veux révéler quelque chose à son sujet qui fut omis de l'éducation historique de la plupart des Américains.

Mon biais est celui-ci : Je veux que mes lecteurs pensent à deux fois au sujet de nos "héros" traditionnels, qu'ils réexaminent ce que nous chérissons (compétence technique) et ce que nous ignorons (conséquences humaines). Je veux qu'ils pensent à quel point il est facile d'accepter la conquête et le meurtre parce que ces deux choses vont avancer le "progrès". Le meurtre de masse pour "une bonne cause" est une des sévères maladies de notre temps. Il y a eu ceux qui ont défendu Staline et ses assassinats en disant 'Bon, il a quand même rendu la Russie au niveau de grande puissance'. Il y a aussi ceux qui justifiaient les bombes sur Hiroshima et Nagasaki en disant : "Il fallait bien qu'on gagne la guerre."

[...] Si les Américains recevaient une meilleure éducation historique, s'ils apprenaient à regarder et à gratter sous la surface de ces étiquettes faciles qu'on leur met sous les yeux comme "L'ère de la bonne volonté" ou "L'âge de la prospérité" etc. ; s'ils comprenaient que notre orthodoxie nationale préfère cacher certains faits perturbants au sujet de notre société, ils pourraient alors dans ces années 1980 et 1990, regarder au-delà de la brillance factice et du luxe et réagir enfin avec colère à la vue des gens SDF, de la pauvreté galopante et du désespoir qui ronge des millions de personnes dans ce pays.

Les historiens, comme les journalistes, sélectionnent ce qu'ils pensent être important ou ce qu'ils pensent que leur éditeur, maison d'édition vont trouver important ou ce qu'ils pensent ensemble être l'intérêt du public. Parfois ils vont rapporter sur un sujet précis parce que tout le monde avant eux l'a fait, et ils omettront quelque chose de l'histoire simplement parce que cela a toujours été omis dans les narratifs précédents.

En d'autres termes, il y a un biais conservateur à l'histoire et une tendance à insister sur ce que des générations d'historiens ont insisté avant. Le motif de ceci est souvent la sécurité, parce que l'historien qui brise le moule attire les regards et les suspicions.

[...] Nous avons besoin d'apprendre l'histoire, le type qui ne va pas insister sur savoir qui sont les présidents des républiques et les statuts de la cour suprême des États-Unis, mais une histoire qui va inspirer une nouvelle génération à résister à la folie destructrice des gouvernements qui essaient de modeler le monde et nos esprits dans leurs sphères d'influence.



Nous devons aussi mentionner ce qu'il est convenu d'appeler selon les termes de l'historienne Annie Lacroix-Riz, citée en exergue de cette traduction de Zinn, "*l'histoire de connivence*" c'est à dire cette histoire achetée par les entreprises pour blanchir leur passé douteux dans la collaboration durant la seconde guerre mondiale ou leur relation équivoque quant au colonialisme ou toute autre turpitude avenante jugée nécessaire. Ceci existe dans tous les pays occidentaux impérialistes et correspond à un sévère travers de l'histoire contemporaine et de ses historiens.

L'histoire et ses historiens, ainsi que bien des scientifiques dans d'autres domaines, sont achetés par la mafia des transnationales de la grosse industrie et de la finance qui peut ainsi contrôler quasiment à volonté ce qu'elles désirent inculquer à la masse.

Les exemples sont multiples : de la recherche pétrolière et gazière (pétrole et gaz tous deux abiotiques, non-fossiles) à l'escroquerie du réchauffement climatique anthropique en passant par les grandes théories classiques de l'anthropologie, de l'ethnologie, sociologie, bien peu de secteurs ne sont pas aujourd'hui touchés par la mainmise financière qui corrompt tout.

Nous pensons comme Lacroix-Riz que nous avons citée ci-dessus, que, "... *l'histoire indépendante du pouvoir de l'argent finira bien, même ici, par faire reculer l'histoire de connivence.*"

<https://resistance71.wordpress.com/2014/08/13/historien-radical-pour-une-histoire-radicale-garants-de-la-pensee-critique-et-du-deboulonnage-des-dogmes-1ere-partie-howard-zinn/>

Historien radical pour une histoire radicale garants de la pensée critique et du déboulonnage des dogmes (Howard Zinn)

PREMIÈRE PARTIE

"Dans mon enseignement, je n'ai jamais caché mes vues politiques : ma répugnance de la guerre et du militarisme, ma colère envers l'inégalité raciale, ma croyance en un socialisme démocratique, dans une redistribution juste et rationnelle de la richesse du monde. J'ai fait état de ma répugnance pour toute forme de harcèlement, que ce soit de nations puissantes envers de plus faibles, de gouvernements sur leurs citoyens, d'employeurs envers leurs employés ou par quiconque à droite ou à gauche, pense avoir le monopole de la vérité... Qu'ai-je appris au cours de ma vie ? Que les plus petits actes de résistance à l'autorité, s'ils sont persistants, peuvent mener à de larges mouvements sociaux. Que les personnes du commun sont capables d'actes extraordinaires de courage... Peut-être la chose la plus importante que j'ai apprise fut au sujet de la démocratie. Que la démocratie n'est pas nos gouvernements, nos constitutions, nos structures légales ; que bien trop souvent ceux-ci sont de fait, les ennemis de la démocratie."

Howard Zinn, "On ne peut pas être neutre dans un train en marche", autobiographie, 1994

2 ► Qu'est-ce que l'histoire radicale ? Par Howard Zinn (1970)

L'écriture historique (historiographie) a toujours un effet certain sur nous. Elle peut renforcer la passivité, elle peut nous activer. **En tout cas, l'historien ne peut pas choisir d'être neutre, car il écrit dans un train en marche.** Parfois ce qu'il/elle dit peut changer la vie d'une personne. En Mai 1968, j'ai écouté un prêtre catholique qui passait en jugement

à Milwaukee pour avoir brûlé les archives d'un bureau de conscription militaire, dire (je paraphrase) comment il en était venu à commettre cet acte :

“J’ai été formé à Rome. J’étais assez conservateur, je n’ai jamais brisé une règle du séminaire. Puis j’ai lu un livre d’un certain Gordon Zahn intitulé “Les catholiques allemands et la guerre d’Hitler”. Ce livre expliquait comment l’église catholique continuait ses activités normalement tandis qu’Hitler continuait les siennes. Le livre narrait comment les SS allaient à la messe, puis partaient rafler les juifs. Ce livre a changé ma vie. J’ai décidé que l’église ne devait plus jamais se conduire comme elle le fit dans le passé et que je ne devais pas me conduire de la sorte non plus.”

Ceci est incroyablement clair. Dans bon nombre de cas où les gens se tournent vers une autre direction, les causes sont si complexes, si subtiles, qu’elles sont souvent impossibles à tracer. Quoi qu’il en soit, nous sommes tous au courant que d’une manière ou d’une autre, des choses que nous avons lues ou entendues ont changé notre vision du monde et de la façon dont nous devrions nous comporter. Nous savons qu’il y a eu beaucoup de gens qui n’ont pas fait l’expérience du mal eux-mêmes, mais qui sont devenus persuadés qu’il existait et qu’ils devaient s’y opposer. Ce qui nous rend humain est notre capacité d’atteindre par notre pensée au-delà de nos capacités sensorielles immédiates, de ressentir à un degré moindre ce que d’autres ressentent totalement et peut-être d’agir sur un tel sentiment.

Ainsi je commence depuis l’idée d’écrire l’histoire de telle façon que de l’étendre aux sensibilités humaines et non pas de ce livre vers d’autres livres, mais le conflit de savoir comment les gens doivent vivre et si ils doivent vivre.

J’insiste sur une historiographie de la valeur. Pour ceux qui se rebellent toujours contre cela, malgré mon argument que cela ne détermine pas les réponses, seulement les questions; malgré ma plaidoirie pour qu’un travail esthétique, fait pour le plaisir, ait toujours sa place, malgré mon insistance sur le fait que notre travail est basé sur la valeur que nous le choisissons ou non, me fait pointer vers un secteur de l’éducation américaine où cette idée a été acceptée. Je parle des “études sur la culture noire américaine”, qui, depuis environ 1969, ont commencé à être adoptées à grande vitesse dans les universités de la nation. Ces programmes sur l’étude de la culture noire-américaine ne prétendent pas introduire juste un autre sujet dans le domaine académique. Ils ont l’intention spécifique d’affecter la conscience des noirs et des blancs de ce pays afin de diminuer dans ces deux groupes la croyance profonde de l’infériorité des noirs.

Cette tentative délibérée de pousser pour l’égalité devrait être rejointe et cela est ma suggestion, par des efforts similaires pour l’égalité nationale et de classe. Ceci viendra sûrement, tout comme les programmes sur la culture noire-américaine, non pas par une acceptation graduelle des arguments appropriés, mais par une crise si dangereuse qu’elle demandera un changement d’attitude très rapide. L’exhortation intellectuelle ne va probablement pas initier un nouvel élan d’écriture historique, mais cela pourra sûrement le soutenir et le faciliter.

Quel type de conscience fait-il bouger les gens vers des directions plus humanistes et comment des écrits historiques peuvent-ils créer la conscience d'un tel mouvement ? **Je peux penser à cinq façons dont l'histoire peut-être utile.** Ceci ne constitue qu'un début cahotant. Je ne veux pas établir de formules. Il y aura des histoires écrites utiles qui ne tomberont pas dans les catégories préconçues. Je ne veux qu'aiguiser le point de focalisation pour moi-même et d'autres qui désireraient plutôt avoir leurs écrits guidés par une inspiration humaine plutôt que par une habitude professionnelle.

1. Nous pouvons intensifier, étendre, affuter notre perception d'à quel point les choses sont-elles mauvaises, pour les victimes du monde. Ceci devient un acte de moins en moins philanthropique dans la mesure où chacun d'entre nous, indifféremment de sa race, de sa position géographique ou de sa classe sociale, devient la victime potentielle d'une planète brûlée, irradiée. Mais même notre propre victimisation est séparée de nous par le temps et la fragilité de notre imagination, tout comme celle des autres est séparé de nous parce que nous sommes blancs, prospères et au sein des murs d'un pays si surarmé que nous avons bien plus de chances d'être agresseurs qu'agressés.

L'histoire peut essayer de surmonter ces deux cas de séparations. La progression fascinante d'un fait historique du passé peut avoir un plus grand effet sur nous que le cours actuel des choses et les discours sur les possibilités dangereuses de l'époque actuelle et ce pour une bonne raison : parce que nous connaissons la fin de cette histoire. Il est vrai qu'il y a une crainte, un effroi à la contemplation d'une guerre nucléaire, mais ce n'est qu'une contemplation dont les effets terribles et effrayant sont difficiles à accepter. Il est vrai que notre préoccupation de la prolifération des bombes à hydrogène est magnifiée à la lecture des comptes rendus de Barbara Tuchman sur la venue de la première guerre mondiale. La guerre était pressante de partout. Les gouvernements se débâtirent pour l'éviter, mais rien n'y fit.

[...]

D'autres types de séparations des gens défavorisés du monde, les noirs, les pauvres, les prisonniers, sont parfois plus facile à surmonter dans le temps que dans l'espace, d'où la valeur et l'utilité du rappel, de la recollection historique. Les biographies de Malcolm X et de Frederick Douglass sont toutes deux parties intégrantes de l'histoire, une simplement plus récente que l'autre. Toutes deux attaquent notre suffisance. Ainsi que le sont également celles de noirs dans les ghettos brûlant des bâtiments aujourd'hui, mais les autobiographies font quelque chose de spécial : elles nous permettent de regarder de très près, attentivement, personnellement, derrière l'impersonnalité de ces noirs sur les écrans. Elles envahissent nos maisons, ce que les noirs des ghettos n'ont pas encore fait et nos esprits, que nous avons tendance à durcir contre les demandes du *maintenant*. Elles nous disent à un degré moindre, ce que c'est que d'être noir d'une manière dont tous les clichés libéraux au sujet du "Négro" opprimé ne pourront jamais faire. Et ainsi, elles insistent pour que nous agissions, elles expliquent pourquoi les noirs agissent. Elles nous préparent sinon à initier, du moins à répondre.

L'esclavage est terminé, mais sa dégradation prend maintenant d'autres formes du fond desquelles demeure la croyance non-dite que la personne noire n'est pas exactement un être

humain. Le rappel de ce qu'est l'esclavage, de ce que sont les esclaves, aide à attaquer cette croyance. Prenez la lettre que Frederick Douglass écrivit à son ancien maître en 1848, au 10^{ème} anniversaire de son évasion : *“J’ai décidé d’attendre ce jour pour vous contacter parce que c’est l’anniversaire de mon émancipation... Il y a juste 10 ans, par un beau matin de Septes, j’étais un pauvre esclave tremblant au son de votre voix, se lamentant d’être un homme. Bien que je ne fusse qu’un enfant de six ans, je décidais de m’enfuir. Le tout premier effort mental dont je me souviens, est cette tentative de résoudre ce mystère : pourquoi suis-je un esclave ? Lorsque j’entendis un gardien fouetter une femme esclave et entendit ses petits cris implorant, je m’en fus vers le coin de la clôture, fondis en larmes et me posai sans cesse ce mystère, c’est alors que je pris la décision de m’enfuir un jour... J’interprète de cette façon la moralité de mon acte : Je suis ce que je suis et vous êtes ce que vous êtes, nous sommes deux êtres différents. Ce que vous êtes, je le suis. Je ne vous suis pas attaché par nature ni vous à moi... En vous quittant, je n’ai fait que reprendre ce qui m’appartenait...”*

Pourquoi devons-nous regarder en arrière jusqu’à ces jours de l’esclavage ? L’expérience de Malcom X en notre époque n’est-elle pas suffisante ? Je vois deux raisons majeures de faire un retour en arrière. L’une est qu’en devant gérer le passé nous baissons notre garde, parce que nous commençons à penser que c’est fini, que nous n’avons rien à craindre en en absorbant la totalité. Il s’avère que nous avons tort, parce que cela nous touche et nous affecte directement, bien plus que ce que nous le pensons, et quand nous l’avons reconnu, il est trop tard, nous avons été touché, bouleversé. Une autre raison est que le temps ajoute de la profondeur et de l’intensité à un problème qui autrement semblerait être éphémère et susceptible d’être ignoré [...]

L’histoire peut-elle aussi aiguïser notre perception de cette pauvreté cachée de la vue par le feuillage des banlieues ? Les pauvres, comme les noirs, deviennent invisibles dans une société aveuglée par l’éclat de son propre luxe. Il est vrai que nous pouvons être rappelés à leur existence, comme nous le fûmes aux États-Unis dans les années 1960 quand nos sensibilités avaient été aiguïses par la révolte des droits civiques et notre tolérance et patience envers le gouvernement, usées par la guerre du Vietnam. A cette époque, des livres comme celui de Michael Harrington *“L’autre Amérique”*, nous avaient frappé, sans avoir besoin de retourner en arrière, simplement en nous donnant un périscope pour voir au coin de la rue et simplement en demandant que nous regardions.

L’histoire peut aider quand elle nous montre comment d’autres gens en situation similaire, en d’autres temps, furent aveuglés par le comment leurs voisins vivaient, dans la même ville. Supposez qu’au beau milieu de cette “prospérité” des années 1950, nous avions lu à propos des années 1920, une autre époque d’affluence. En regardant bien, on aurait pu trouver le rapport du sénateur Burton Wheeler du Montana, enquêtant sur les conditions de vie en Pennsylvanie pendant les grèves des mineurs de charbon de 1928 : *“Toute la journée j’ai écouté des histoires à briser le cœur, de ces femmes évincées de leurs maisons par les compagnies minières. J’ai écouté les plaidoiries à faire pitié de jeunes enfants pleurant pour du pain. Je restais médusé à l’audition d’histoires incroyables d’hommes battus par des milices privées. Ceci fut une expérience choquante et déprimante.”*

Ceci suggérerait-il qu'un voile est aussi tiré sur la vie de bien des Américains de nos jours et que le son de la prospérité noie tout le reste et que la voix des nantis domine l'histoire ? A notre époque, tout comme dans le passé, nous construisons "*l'histoire sur la base de la narration de ceux qui parlent le mieux, les membres les plus privilégiés de notre société*". Le résultat en est une image déformée du comment les gens vivent vraiment, une sous-estimation de la pauvreté, un échec de faire le portrait des circonstances dans lesquelles vivent les plus démunis. Si, dans le passé, nous avons pu trouver la voix des sans-voix, ceci peut nous permettre de trouver la voix des laissés-pour-compte de notre propre époque. Il est vrai que nous pourrions accomplir ceci sans avoir à se remémorer le passé. Mais parfois, la divulgation de ce qui est caché dans le passé nous force à regarder avec plus d'insistance dans notre société contemporaine, surtout quand il n'y a pas de raison immédiate de le faire. En ce qui me concerne, lire dans les documents de Fiorello LaGuardia, les lettres des pauvres de Harlem dans les années 1920, m'a fait regarder à deux fois le bon temps que nous avons dans les années 1950...

L'image de la société donnée par ses victimes est-elle véritable ? Il n'y a pas de véritable image de quelque situation historique que ce soit, pas de description objective. *Cette recherche d'une objectivité non-existante nous a menés paradoxalement à une régression subjective, celle du badaud. La société possède des intérêts variés et antagonistes, ce qui est appelé "objectivité" est le déguisement d'un de ces intérêts, celui de la neutralité. Mais la neutralité est une fiction dans un monde partial. Il y a des victimes et il y a des bourreaux et il y a aussi des badauds. Dans le dynamisme de notre temps, alors que des têtes roulent dans la sciure toutes les heures, ce qui est vrai dépend de ce qui est vrai pour votre propre tête et l'objectivité du badaud appelle à l'inaction alors que d'autres têtes roulent dans la sciure.* Dans le roman d'Albert Camus "La Peste", le Dr. Rieux dit : "*Tout ce que je dis est que sur cette terre il y a des pestilences et il y a des victimes, et il ne tient qu'à nous, aussi loin que possible, de ne pas joindre nos forces avec ces pestilences.*" **Ne pas agir est joindre ses forces avec la peste qui s'étend.**

Quelle est la vérité au sujet de la situation de l'homme noir aux États-Unis en 1968 ? Des statistiques peuvent être montrées pour affirmer que sa situation s'est améliorée. Des statistiques peuvent être montrées pour affirmer que sa situation est aussi mauvaise qu'elle l'a toujours été. Ces deux ensembles de statistiques sont "vrais"; le premier mène à la satisfaction du degré de changement aujourd'hui, le second mène à un désir d'accélérer le changement. Ainsi, le plus proche que nous puissions être de cette "objectivité" évasive est de faire un rapport adéquat des subjectivités dans une situation donnée. Mais nous insistons sur une, ou une autre de ces vues subjectives dans chaque cas. *Je suggère que nous nous détachions de notre position habituelle d'observateurs privilégiés.* A moins que nous ne nous extirpions d'être ce que nous aimons appeler, "objectifs", nous sommes bien plus près psychologiquement, que nous désirions l'admettre ou pas, de l'exécuteur, que de la victime. Il n'y a pas besoin de cacher les données qui montrent que quelques noirs montent l'échelle sociale américaine plus rapidement qu'auparavant, que cette échelle est plus encombrée qu'avant. Mais il y a un besoin, venant de la détermination de représenter ceux qui veulent toujours les nécessités de l'existence (nourriture, toit, dignité, liberté), d'insister sur les vies de ceux qui ne peuvent pas même approcher de l'échelle.

[...]

Ainsi, une histoire de l'esclavage tirée des narratifs des esclaves fugitifs est très importante. Ceci ne peut en aucun cas monopoliser l'historiographie, parce que les histoires que nous avons déjà sont celles provenant du point de vue des propriétaires d'esclaves (comme ceux d'Ulrich Phillip, basée sur des carnets d'exploitation de plantations par exemple), ou du point de vue de l'observateur détaché (l'historien libéral, critiquant l'esclavage mais sans la passion appropriée pour induire une action). Une histoire orientée sur l'esclave simplement remplit le domaine de telle façon que cela nous tire de notre léthargie.

Cela est vrai pour raconter l'histoire de la révolution américaine du point de vue du marin plutôt que du marchand et de raconter l'histoire de la guerre avec le Mexique du point de vue des Mexicains. *Il ne faut pas omettre le point de vue des privilégiés (qui domine le domaine de toute façon), mais de nous rappeler qu'il y a toujours une tendance, maintenant et auparavant, de ne voir l'histoire que depuis le sommet de la pyramide. Peut-être qu'une histoire de la guerre de l'opium vue à travers les yeux des Chinois suggérerait aux Américains que la guerre du Vietnam pourrait tout aussi bien être vue du point de vue des Vietnamiens.* *

2. Nous pouvons exposer les prétentions du gouvernement soit à la neutralité ou au favoritisme. Si le premier requis pour activer les gens est de développer leur attention sur ce qui n'est pas bien, le second est de les désabuser de la confiance qu'ils ont en ce qu'ils peuvent dépendre du gouvernement pour rectifier ce qui est mal.

Là encore, je pars du principe qu'il y a eu beaucoup de malfeasance de notre part, trop pour que beaucoup d'entre nous soient satisfaits, mais si tout le monde n'a pas été trompé. Les gouvernements du monde n'ont pas été disposés à changer beaucoup de chose; en fait, ils ont souvent été les perpétrateurs du mal occasionné. Marteler ceci nous pousse à agir sur nous-mêmes.

Est-ce que cela veut dire que je ne suis pas "objectif" au sujet du rôle des gouvernements ? Voyons un peu le rôle des États-Unis sur le sujet racial. Par exemple, que firent les différents gouvernements américains pour l'homme noir après la guerre de sécession ? Soyons "objectifs" c'est à dire relatons tous les faits afin de répondre à cette question. Ainsi nous devrions noter les 13^{ème}, 14^{ème} et 15^{ème} amendements de la constitution, le bureau de Freedman, le stationnement de forces armées dans le sud, le passage des lois de droit civique de 1866, 1870, 1871 et 1875; mais nous devons également prendre en compte la décision de justice émasculant le 14^{ème} amendement, la trahison du nègre dans l'accord de 1877 Hayes-Tilden, la non mise en application des lois de droit civique. Ultimement, même si nous mentionnons tout, notre insistance à la fin serait subjective, cela dépendrait de qui nous sommes et ce que nous voulons. Une préoccupation actuelle, pour laquelle les citoyens doivent agir par eux-mêmes, suggère que nous insistions sur le manque de confiance envers le gouvernement pour sécuriser des droits égaux pour les noirs.

Une autre question : Jusqu'à quel point peut-on faire confiance à notre gouvernement pour que la richesse du pays soit distribuée équitablement ? Nous pourrions prendre en compte les lois passées au cours de ce siècle semblant être faites pour une justice économique : les lois de réglementation des chemins de fer de l'ère progressiste, la création d'un impôt sur le

revenu graduel sous le gouvernement du président Wilson, les procès en justice contre les trusts industriels et banquiers initiés par les administrations de Roosevelt et de Taft. Mais la reconnaissance actuelle du fait que l'allocation de richesse dès les cinquièmes supérieurs et inférieurs de la population n'a pas fondamentalement changé depuis cent ans suggérerait que toutes ces lois et réglementations n'ont en fait que préservées le statu quo. Pour changer cela, nous devrions insister sur ce qui n'a pas été jusque ici mis en cause : l'échec persistant du gouvernement de changer les constantes inégalités inhérentes au système économique américain.

[...]

Une histoire radicale exposerait dès lors les limites des réformes gouvernementales, les connexions du gouvernement avec la richesse et le privilège, les tendances du gouvernement vers la guerre et la xénophobie, le jeu constant de l'argent et du pouvoir derrière la présumée neutralité de la loi. Elle illustrerait le rôle du gouvernement à maintenir les choses telles qu'elles sont, soit par la force ou par le mensonge, ou par une subtile combinaison des deux, soit par plan délibéré ou par un enchaînement de situations impliquant des milliers d'individus jouant des rôles en accord avec ce qu'on attend d'eux.

<https://resistance71.wordpress.com/2014/08/18/historien-radical-pour-une-histoire-radicale-garants-de-la-pensee-critique-et-du-deboulonnage-des-dogmes-2eme-partie-howard-zinn/>

Historien radical pour une histoire radicale garants de la pensée critique et du déboulonnage des dogmes (Howard Zinn)

DEUXIÈME PARTIE

« Toute recherche historique doit être contrôlable par ses lecteurs, spécialisés ou non. Cet impératif, qui constitue un des fondements de la pratique historique, exclut l'octroi privilégié à des auteurs sélectionnés de sources non accessibles au commun des chercheurs. »

« Que les historiens 'hautement acclamés' respectent les lois d'airain qui conditionnent la « liberté de leur atelier » : qu'ils dialoguent moins avec les prélats, les ministres, les 'hommes d'affaires', qu'avec les archives, accessibles à tous, dans le 'silence', et vérifiables par tous et que leurs stylos et/ou ordinateurs, libérés de la tutelle de l'argent 'extérieur' des missions privées ou publiques, ils réclament des financements universitaires pour générer des recherches dont ils auront l'initiative, la maîtrise et les instruments archivistiques... Quant aux jeunes chercheurs, il est urgent que, soustraits à la norme des 'desiderata' des bailleurs de fonds et ainsi mis en mesure de tenir la tête droite, ils puissent aider l'histoire contemporaine française à retrouver la voie de l'indépendance ».

~ Annie Lacroix-Riz (Professeur d'histoire à l'université de Paris VII) ~

2 ► Qu'est-ce que l'histoire radicale ? Par Howard Zinn (1970)

De tels faits motivants se trouvent dans l'ensemble des données au sujet des gouvernements actuels. Ce qu'on voit au présent peut être attribué à un phénomène de passage; si la même situation se produit en différents points de l'Histoire, cela n'est plus un événement transitoire, mais une condition de long-terme, ce n'est pas une aberration, mais une difformité structurelle qui demande qu'on s'y attache sérieusement.

[...]

- i. Nous pouvons exposer l'idéologie qui s'infiltré dans notre culture, en utilisant le mot "idéologie" dans le sens voulu par Mannheim de : "logique pour l'ordre des choses". Il y a la sanctification ouverte du racisme, de la guerre, de l'inégalité sociale. Il y a aussi le plus subtile tissu de semi-vérités ("nous ne sommes pas comme les puissance impérialistes du XIX^{ème} siècle..."), les mythes nobles comme le "nous sommes nés libres", les prétentions comme "l'éducation est la poursuite désintéressée de la connaissance", la mystification de la rhétorique comme "liberté et justice pour tous", la confusion des idéaux et de la réalité comme la déclaration d'indépendance et son appel pour la révolution, dans notre tradition orale, le Smith Act et sa prohibition d'appeler à la révolution, l'utilisation de symbole pour obscurcir la réalité...

Plus l'éducation est répandue dans une société, plus la mystification pour cacher ce qui ne va pas doit être importante; la religion, l'école et l'écriture travaillent ensemble à cet effet. Ceci n'est pas une conspiration à l'œuvre, les privilégiés de la société sont aussi victimes de la mythologie ambiante que les enseignants, les prêtres et les journalistes qui la diffusent. Tous ne font que ce qui vient naturellement et ce qui vient naturellement est de dire ce qui a toujours été dit et de croire ce qui a toujours été cru.



L'Histoire possède une faculté spéciale de révéler l'ineptie de ces croyances, qui nous attachent au cadre social de nos pères. Elle peut aussi renforcer ce cadre avec une grande force, et l'a fait à bien des égards. Notre problème est de retourner le pouvoir de

l'histoire, qui peut fonctionner des deux façons, pour démystifier. Je me rappelle des mots du sociologue iconoclaste E. Franklin Frazier à des étudiants noirs au cours d'un colloque nocturne à Atlanta en Géorgie : "Toute votre vie, les blancs vont ont raconté des sornettes, les prêtres vous ont raconté des sornettes, vos profs vous ont raconté des sornettes, je suis ici pour vous dépolluer."

Se rappeler la rhétorique du passé et la mesurer avec le véritable passé, nous permettra peut-être de voir aux travers des sornettes actuelles, où la réalité est toujours en train de se dérouler et les anomalies pas toujours apparentes. [...]

À la lumière de l'histoire de l'idée et des faits de l'expansionnisme américain, ceci n'est pas très honorable. Le désastre du Vietnam ne fut pas comme l'a dit Schlesinger "une mauvaise application finale et tragique" de ces éléments, un errement d'une tradition historique plutôt bénigne, mais plutôt une autre application d'une volonté mortelle autour d'un peuple étranger en révolte.

[...]

4. *Nous pouvons recapturer ces quelques moments du passé qui ont montrés la possibilité d'une meilleure façon de vivre que ce qui a été dominant jusqu'à présent sur terre. Bouger les gens pour qu'ils agissent n'est pas suffisant pour développer leur sens de ce qui est mal, de montrer que les hommes de pouvoir ne sont pas dignes de confiance, de révéler que notre façon de penser est limitée, déformée, corrompue. **On doit aussi montrer que quelque chose d'autre est possible, que des changements peuvent se produire. Autrement, les gens se retranchent dans leur bulle privée, le cynisme, le désespoir et même la collaboration avec les puissants.***

L'Histoire ne peut pas donner la confirmation que quelque chose de mieux est inévitable; mais elle peut mettre en évidence que c'est concevable. Elle peut montrer les moments où les êtres humains ont coopéré les uns avec les autres (l'organisation du réseau de métro par les blancs et les noirs, la résistance française à Hitler, les résultats positifs du mouvement anarchiste en Catalogne lors de la guerre d'Espagne). Elle peut trouver les époques où les gouvernements étaient capables d'un peu de compassion pour les peuples (la création de la Tennessee Valley Authority, l'assistance médicale gratuite dans les pays socialistes, le principe de l'égalité des salaires lors de la Commune de Paris). Elle peut montrer des hommes et des femmes se conduisant en héros plutôt qu'en coupables ou en idiots (L'histoire de Thoreau ou de Wendell Phillips ou d'Eugene Debs. De Martin Luther King ou de Rosa Luxembourg). Elle peut nous rappeler que des groupes en apparence sans pouvoir ont gagné contre toute attente (les abolitionnistes et le 13^{ème} amendement de la constitution, le CIO et les grèves, le Vietminh et le FLN contre les Français).

La preuve historique a des fonctions spéciales. Elle donne du poids et de la profondeur à l'évidence, qui si seulement tirée de la vie contemporaine, pourrait paraître bien fragile. ***En faisant le portrait des mouvements humains au cours du temps, cela montre la réelle possibilité pour le changement. Même si le changement a été si inconséquent qu'il nous laisse désespéré aujourd'hui, nous avons besoin de savoir qu'un changement est toujours possible.***

[...] Dans les moments où nous sommes enclins d'aller avec la condamnation générale de la révolution, nous devons nous rafraîchir l'esprit avec Thomas Jefferson et Tom Paine. En des temps où nous sommes sur le point de rendre les armes devant la glorification de la loi, Thoreau et Tolstoï peuvent raviver notre conviction en ce que la justice prévaut la loi.

[...]

Au vu des critères que je viens de mentionner, un rappel de cette tradition est de l'histoire radicale....

[L'historien] Genovese est troublé par le fait que les origines intellectuelles du radicalisme américain sont "orientées pour servir des buts politiques". S'il critiquait seulement

“l’assomption que la fabrication de mythe et la falsification de l’historiographie peuvent être d’une utilité politique” (par exemple l’histoire écrite par de soi-disant marxistes en mode staliniste), alors il pourrait avoir raison ; mais il semble vouloir nous dire autre chose. Il nous dit que le travail historique ne devrait pas gérer le passé en termes de “standards moraux retirés du temps et de l’endroit.”

[...]

Le leurre du “temps et de l’endroit” est le leurre de l’historien professionnel intéressé en “ma période” ou “mon sujet”. Ces particularités de temps et d’endroit peuvent-être très utiles en fonction de la question posée. Mais si la question posée est (comme pour Lynd) : quel soutien pouvons-nous trouver dans le passé pour des valeurs qui semblent être intéressantes aujourd’hui ? Une bonne bordée de preuves circonstanciées n’est pas particulièrement importante. Seulement si aucune question présente n’est posée, alors le détail particulier, le détail riche, complexe et sans fin sur une période donnée, deviennent-ils importants sans discrimination. Et cela dirai-je, est une forme bien plus abstraite d’histoire, parce qu’elle est soustraite d’une préoccupation présente spécifique. Ceci maintiendrai-je, est une soumission à l’historiographie professionnelle absolue : Dites-moi le plus que vous le pouvez.

Similairement, la demande pour le “rôle de classe” en traitant les idées sur le droit naturel de Locke, Paine et d’autres, serait très importante si la question posée était : En quoi la teneur de la classe d’appartenance et les idées interagissent-elles l’une sur l’autre (pour mieux comprendre la faiblesse des deux pensées idéologiques et utopiques aujourd’hui). Mais pour l’objectif spécial de Staughton Lynd, une autre emphase est requise. Quand on focalise sur l’histoire avec certaines questions, beaucoup demeurent inquestionnées ; mais ceci est également vrai lorsqu’il y a un manque de concentration.

Similairement au dogme professionnel qui requiert “temps et place”, se situe aussi un autre dogme parmi les intellectuels marxistes demandant “le rôle de classe” comme si cela était l’étalon de mesure de l’histoire radicale. Même si on remplace le déterminisme économique d’un marxisme brut avec “une classe sophistiquée d’analyse du changement historique” (comme Genovese est anxieux de le faire), discutant le mot classe comme “une mixture complexe d’intérêts matériels, d’idéologies et d’attitudes psychologiques, ceci pourrait ou pas bouger le peuple vers un changement aujourd’hui. ***L’effet total de l’histoire sur la construction sociale d’aujourd’hui est le critère pour une véritable histoire radicale et non pas quelque extrait, standard absolu de méthodologie auquel les marxistes ainsi que d’autres peuvent être obsessivement attachés.***

[...]

En résumé, tandis qu’il y a une valeur pour l’analyse spécifique de situations historiques particulières, il y a une autre forme de valeur pour déterrer des idéaux qui traversent les périodes historiques et donnent de la force aux croyances qui ont besoin de renforcement aujourd’hui. Le problème est que même les historiens marxistes n’ont pas suffisamment prêté attention à l’admonition marxienne dans ses Thèses sur Feuerbach : “*La dispute au sujet de la réalité ou de la non-réalité de la pensée qui est isolée de la pratique est purement une question scolastique.*” Toute dispute au sujet d’une “véritable” histoire ne peut pas être résolue en théorie ; la véritable question est, laquelle des plusieurs histoires possiblement véridiques (sur la base de niveau élémentaire de la vérité factuelle) est-elle vraie, pas à la

lumière d'une notion dogmatique quelconque mais à la lumière des besoins pratiques d'un changement social de notre temps ? Si les "fins politiques" dont Genevès nous met en garde contre et que Lynd embrasse ne sont pas les intérêts étriqués d'une nation ou d'un parti politique ou d'une idéologie, mais ces valeurs humanistes que nous n'avons pas encore atteintes, il est désirable que l'histoire serve des fins politiques.

5. *Nous pouvons montrer comment de bons mouvements sociaux peuvent mal finir, comment des leaders peuvent trahir leurs suiveurs, comment des rebelles peuvent devenir des bureaucrates, comme des idéaux peuvent devenir glacés et frigidés. On a besoin de ceci comme correction à la foi aveugle que les révolutionnaires souvent donnent à leurs mouvements, leurs leaders, leurs théories, ainsi des acteurs futurs du changement social pourront éviter les pièges du passé. Pour utiliser la distinction de Karl Mannheim, l'idéologie est la tendance de ceux qui sont au pouvoir à falsifier, l'utopisme est la tendance de ceux hors du pouvoir à déformer. L'histoire peut nous montrer les manifestations de l'une comme de l'autre.*

L'histoire devrait nous mettre en garde contre la tendance des révolutionnaires à dévorer leurs suiveurs, ainsi que les principes qu'ils professent. Nous devons nous rappeler de l'échec de la révolution américaine à éliminer l'esclavage et ce malgré les prétentions de la Déclaration d'Indépendance et l'échec de la nouvelle république de gérer justement les rebelles du Whiskey de Pennsylvanie malgré le fait qu'une révolution avait été combattue contre des impôts injustes. De la même manière, nous devons nous rappeler du cri de protestation contre les Français de la révolution dans son moment de triomphe par Jacques Roux et les pauvres de Gravières, protestant contre les accapareurs et les profiteurs ou de Jean Varlet déclarant que "le despotisme est passé des palaces des rois au cercle d'un comité." Les révolutionnaires, sans que cela n'atténue leur désir de changement, devraient lire le discours de Khrouchtchev au 20^{ème} congrès du PCUS en 1956, racontant les cruautés paranoïaques de Staline.

Le point n'est pas de nous détourner des mouvements sociaux mais de faire de nous *des participants critiques* en montrant comment il est facile aux rebelles de se départir de leurs propres injonctions. Cela pourrait nous faire prendre conscience de nos propres tendances, de lire le discours de l'abolitionniste noir Theodore S. Wright à la convention d'Utica de 1837 à la société anti-esclavagiste de New York. Wright y critiqua l'esprit esclavagiste des abolitionnistes blancs [...]

L'histoire des mouvements radicaux peut nous rendre sensible à l'arrogance narcissique, à l'idolâtrie aveugle de leaders, la substitution de dogme pour un regard attentif à l'environnement, au leurre du compromis quand les leaders d'un mouvement se retrouvent trop confortables avec ceux au pouvoir. Pour quiconque rendu joyeux par l'élection d'un socialiste dans un état capitaliste, etc...

Pendant les discussions au Reichstag sur les mineurs en grève dans le bassin de la Ruhr (1905), le député Hue parla du programme maximum du parti comme "utopique" et dans la presse socialiste de l'époque, il n'y a eu aucun symptôme de révolte. A la première occasion

sur laquelle le parti se démarqua de ses principes d'opposition inconditionnelle à toute dépense militaire, se contentant d'une simple abstention lorsque le premier crédit de 1 500 000 Marks fut voté pour la guerre contre les Hereros, cette remarquable innovation qui aurait sans nul doute provoqué tempête et fureur dans tout autre parti socialiste et d'une section de ses membres... cela ne fit se lever parmi les socialistes allemands que quelques protestations timides et éparses.

De telles recherches d'histoires de mouvements radicaux peuvent minimiser la tendance de rendre absolu ces instruments de partis, ces leaders de plateformes politiques qui doivent demeurer constamment sous observation. Que les révolutionnaires eux-mêmes sont sujets à la tradition et ne peuvent pas arrêter de penser à l'ancienne a été anticipé par Marx dans son remarquable passage d'ouverture de son *"18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte"* : *"Les Hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas juste comme ils le désirent, ils ne la font pas sous des circonstances qu'ils ont choisi eux-mêmes, mais sous des circonstances trouvées directement, données et transmises du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants et juste lorsqu'ils semblent engagés à se révolutionner eux-mêmes et les choses, en créant quelque chose d'entièrement nouveau, c'est précisément dans ces époques de crise révolutionnaire qu'ils conjurent anxieusement les esprits du passé à leur service et leurs empruntent des noms, slogans de bataille, costumes afin de présenter la nouvelle scène de l'histoire du monde travestie de cet honneur du temps et de ce langage emprunté..."*

Comment utiliser le passé pour changer le monde sans s'en encombrer, les techniques peuvent être affûtées par une sélection judicieuse d'expériences passées ; mais l'équilibre délicat entre elles ne peut pas provenir seulement de données historiques, mais aussi d'une vision claire et focalisée des objectifs humains que l'histoire devrait servir.

L'histoire n'est pas inévitablement utile. Elle peut nous entraver ou nous libérer. Elle peut détruire la compassion en nous montrant le monde au travers des yeux du confortable ("les esclaves sont heureux, écoutez-les chanter" ceci menant à "les pauvres sont heureux, regardez-les"). Elle peut opprimer toute résolution en agissant par une montagne de futilités, en nous divertissant dans des jeux intellectuels, par des "interprétations" prétentieuses, qui éperonne plus la contemplation que l'action en limitant notre vision dans une histoire de désastres sans fin et ainsi en faisant la promotion d'un retrait cynique des choses, en nous embrumant avec l'éclectisme encyclopédique des livres standards d'étude.

Mais l'histoire peut libérer nos esprits, nos corps, notre disposition à bouger, à nous engager dans la vie plutôt que de la contempler comme spectateur. Elle peut le faire en élargissant notre horizon, notre point de vue en y incluant les voix silencieuses du passé pour que nous puissions regarder au-delà du silence du présent. Elle peut illustrer la folie de la dépendance aux autres pour résoudre les problèmes du monde que ce soit l'état, l'église ou tout autre bienfaiteur auto-proclamé. Elle peut révéler comment les idées ont été bourrées en nous par les pouvoirs de notre temps et que cela nous mène à étendre notre esprit au-delà de ce qui nous est donné. Elle peut nous inspirer en nous rappelant ces quelques moments du passé où les Hommes se sont vraiment comportés en

êtres humains, prouvant ainsi que cela est possible. Elle peut aiguïser nos facultés critiques de façon à ce que même quand nous agissons, nous pensons aux dangers créés par notre propre désespoir.

Ces critères que je viens de discuter ne sont pas conclusifs. Ils ne sont qu'une ébauche de guide. Je pense que l'histoire n'est pas une cité bien ordonnée (malgré les belles étagères des bibliothèques), mais une jungle. Je serais un imbécile de clamer que ma façon de voir est infaillible. La seule chose dont je suis vraiment sûr est que nous, qui plongeons dans cette jungle, avons besoin de penser à ce que nous faisons, parce qu'il y a un quelque part où nous voulons aller.

<https://resistance71.wordpress.com/2016/03/31/de-la-violence-et-de-la-nature-humaine-l'État-seul-terroriste-howard-zinn/>

De la violence et de la nature humaine... L'État seul terroriste ?... (Howard Zinn)

« Le refus de l'État est le refus de l'économie, de la loi extérieure, c'est tout simplement le refus de la soumission, inscrit comme tel dans la structure même de la société originelle. Seuls des idiots peuvent croire que pour refuser toute aliénation, on doit d'abord en avoir fait l'expérience : le refus de l'aliénation économique ou politique appartient à l'être même de cette société, cela exprime son conservatisme, sa volonté délibérée de demeurer indivisée. Délibérée de fait et pas seulement l'effet du fonctionnement de la machine sociale : les sauvages ne savent que trop bien que toute altération de leur vie sociale ou toute innovation sociale, pourrait se transformer en une perte de liberté. »

~ Pierre Clastres ~

« L'Homme n'est donc pas le descendant d'un 'singe tueur', la violence n'est pas inscrite dans ses gènes. Au contraire, il a développé très tôt des comportements altruistes à travers notamment, l'empathie dont il a fait preuve envers ses semblables. Nous sommes loin de la thèse girardienne, de l'existence d'une 'violence primordiale'. En outre, celle-ci dédouane l'Homme de toute responsabilité : ce ne sont pas nos actions mais notre 'nature', sous-entendu, 'animale', qui engendre la violence. Cette supposée 'animalité en nous' est l'éternel alibi à tous nos débordements ! La violence, liée aux structures économiques, politiques, sociales et religieuses des sociétés, est souvent un symptôme, notamment des injustices et non une cause... Combattre les comportements violents suscités et légitimés après coup par des idéologies qui tiennent que la violence est inhérente à l'Homme, telle doit être notre ardente obligation. »

~ Marylène Patou-Mathis ~

3 ► Violence et nature humaine - Par Howard Zinn

Ce texte correspond à de larges extraits du chapitre 3 du livre d'Howard Zinn "Declarations of Independence, cross-examining the American Ideology", Harper Perennial, 1990 qui n'a pas été traduit en français à notre connaissance.

Je me rappelle de trois incidents différents liés à la violence dans trois parties différentes de ma vie. Dans deux d'entre eux j'étais un observateur, dans un autre je fus le perpétrateur. A l'automne de 1963, j'étais à Salma, Alabama et j'y ai vu deux jeunes activistes des droits civils noirs se faire matraquer au sol par des troupes de l'état d'Alabama (NdT : les State Troopers, qui sont des troupes existant dans chaque état aux États-Unis. Différent de la Garde Nationale. La Garde Nationale est un service volontaire, les State Troopers sont des professionnels mais n'ont de compétence que dans leur état d'origine. Ils sont souvent assignés à des missions de police et de maintien de l'ordre), puis se faire électriser au moyen de bâton électrique, parce qu'ils essayèrent d'apporter de l'eau et de la nourriture à d'autres noirs qui faisaient la queue dans l'attente de s'inscrire sur les listes électorales.

En tant que jeune bombardier de 22 ans, j'ai participé à une mission durant les toutes dernières semaines de la seconde guerre mondiale, qui ne peut être vue que comme une atrocité. Cela consistait au bombardement au napalm d'un petit village français pour des objectifs qui n'avaient rien de gagner la guerre et ne laissant qu'une zone dévastée par la mort et l'horreur quelques 7 kms en dessous de nos avions. (NdT : Howard Zinn fait ici référence au bombardement au napalm de Royan par les Américains le 15 Avril 1945. Il a expliqué cette affaire en de multiples occasions.)

Des années avant cela, alors que j'étais un adolescent dans les rues de Brooklyn à New York, j'ai été le témoin d'une dispute entre un homme noir et un vieux juif qui semblait être son employeur. C'était une dispute au sujet d'argent qui apparemment était dû à l'homme noir et celui-ci semblait désespéré de l'obtenir. Il plaidait et menaçait tout à tour, mais le vieil homme restait inflexible. Soudain, l'homme noir attrapa un panneau en bois et en frappa le vieil homme à la tête. Celui-ci, le sang coulant sur son visage, continua à pousser son chariot sur le trottoir et s'éloigna.

Je n'ai jamais été persuadé qu'une telle violence, celle d'un noir en colère, d'un policier haineux ou d'un personnel navigant de l'armée de l'air, fusse le résultat de quelque instinct naturel. Tous ces incidents, après y a voir réfléchi dans le temps, avaient une explication sociale par les circonstances dans lesquelles ils eurent lieu. Je suis en accord total avec le philosophe anglais du XIX^{ème} siècle John Stuart Mill lorsqu'il disait : *"De tous les modes vulgaires d'échappatoire à la considération de l'effet des influences sociales et morales sur l'esprit humain, le plus vulgaire est celui qui attribut la diversité de conduite et de caractère humain à des différences naturelles inhérentes."*

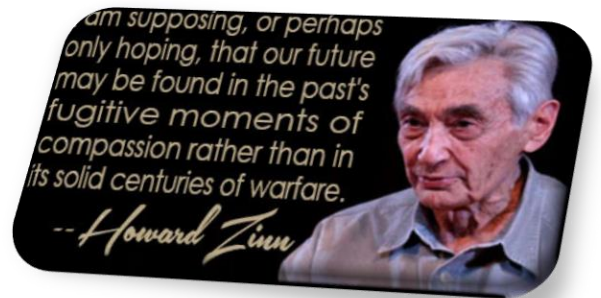
Pourtant, au début des discussions sur la violence humaine, spécifiquement de discussion sur les causes de la guerre, quelqu'un dira inmanquablement : *"Que voulez-vous, c'est dans la nature humaine !"* Il y a un soutien intellectuel ancien et de poids pour soutenir cet argument commun. Niccolo Machiavelli dans son ouvrage *"Le Prince"*, exprime de manière confiante sa propre vision de la nature humaine, à savoir que les humains tendent vers le

mal. Ceci lui donne une bonne raison, en étant “réaliste”, d’insister pour laisser de côté les scrupules moraux lorsqu’on doit gérer des situations humaines : *“Un homme qui voudrait faire profession d’être bon en tout doit nécessairement être désappointé par la masse de ceux qui ne le sont pas. Il est donc nécessaire pour un prince désirant de maintenir, d’apprendre à ne pas être bon.”*

Le philosophe du XVII^{ème} siècle Thomas Hobbes a dit : *“Je reconnais à toute l’humanité une inclination générale à un désir perpétuel du pouvoir pour le pouvoir qui ne cesse que dans la mort.”* Cette vision de la nature humaine mena Hobbes à favoriser n’importe quel type de gouvernement, même autoritaire, qui maintiendrait la paix en bloquant, restreignant ce qu’il pensait être la propension naturelle des gens à être violents envers les autres. Il parla de *“condition dissolue d’hommes sans maîtres”* qui demandait *“un pouvoir coercitif pour leur lier les mains de toute rapine et de vengeance.”*

Les croyances au sujet de la nature humaine deviennent ainsi des prophéties se réalisant d’elles-mêmes. Si vous croyez que les êtres humains sont naturellement violents et méchants, vous pourrez bien être persuadé de penser (bien que pas requis de penser) que c’est en fait “réaliste” d’être vous-même ainsi. Mais est-il en fait réaliste (c’est à dire “je regrette, mais c’est un fait...”) de blâmer la guerre sur la nature humaine ?

En 1932, Albert Einstein, déjà célèbre pour son grand travail en physique et en mathématiques, écrivit une lettre à un autre grand penseur de ce siècle : Sigmund Freud. Einstein était très troublé par le souvenir de la première guerre mondiale, qui ne s’était terminée que quatorze ans auparavant. Dix millions d’hommes étaient morts sur les champs de bataille d’Europe, pour des raisons que personne ne pouvait logiquement expliquer. Comme tant d’autres qui avaient vécu cette guerre, Einstein était horrifié par la pensée que la vie humaine pouvait être détruite à une si grande échelle et il était très concerné du fait qu’il pourrait bien y avoir une autre guerre mondiale. Il considéra que Freud, la sommité mondiale en matière de psychologie, pourrait faire la lumière sur la question du pourquoi donc les hommes font-ils la guerre ?



“Cher professeur Freud, y a-t-il une façon quelconque de délivrer l’humanité de la menace de la guerre ?” Einstein parla de *“ce petit groupe très déterminé, actif au sein de chaque nation, composé d’individus qui contemplant la guerre, la fabrication et la vente d’armes, simplement comme étant une occasion de faire avancer leurs intérêts particuliers et d’augmenter leur autorité personnelle.”* Puis il demanda : *“Comment est-il possible à cette petite clique de faire plier la volonté de la majorité, qui ne peut que perdre et souffrir du fait d’un état de guerre au service de leurs ambitions ?”*

Einstein tenta d’y répondre : *“Parce que l’Homme a en lui une soif de haine et de destruction.”* Puis il posa cette question finale à Freud : *“Est-il possible de contrôler l’évolution mentale de l’humain afin de le rendre étanche contre les psychoses de la haine et de la destruction ?”*

Freud lui répondit : *“Vous supposez que l’Homme a en lui un instinct actif pour la haine et la destruction et qu’il est prôné à de telles stimulations. Je suis tout à fait d’accord avec vous... Le*

plus petit regard porté à l'histoire du monde montrera une série sans fin de conflits entre une communauté et une autre.” Freud mit en évidence les deux instincts fondamentaux de l'être humain : l'instinct amoureux ou érotique et son opposé, l'instinct destructeur. Le seul espoir qu'il entretenait pour que l'érotique triomphe de l'instinct de destruction fût dans le développement culturel de l'humain, incluant *“un renforcement de l'intellect, qui tend à maîtriser notre vie instinctive.”*

Einstein avait un point de vue différent sur la valeur de l'intellect et sa maîtrise des instincts. Après avoir pointé *“les psychoses de haine et de destruction”*, Einstein conclût : *“L'expérience prouve que c'est plutôt la soi-disant “intelligentsia” qui est la plus apte à mener à ces désastreuses suggestions collectives.”*

Voici donc les deux des plus grands esprits du siècle, frustrés et sans espoir devant la persistance de la guerre. Einstein s'aventurant à suggérer que les instincts agressifs de l'homme sont à la racine de la guerre, demande à Freud, l'expert mondial sur les instincts et lui demande de l'aide pour trouver une solution. Notez néanmoins qu'Einstein a sauté de *“l'homme ayant en lui une pulsion”* à *“des suggestions collectives désastreuses”*. Freud ignore ce saut de l'instinct à la culture et affirme que *“l'instinct destructeur”* est la cause cruciale de la guerre.

Mais quelle est la preuve de Freud pour pouvoir affirmer l'existence d'un tel instinct ? Il y a quelque chose de curieux dans son raisonnement. Il n'offre aucune preuve depuis son champ d'expertise, la psychologie. Sa preuve est *“le plus petit regard porté à l'histoire du monde”*.

Faisons avancer la discussion, 50 ans plus tard, avec une école de pensée qui n'existait pas encore du temps de Freud : la sociobiologie. Le porte-parole le plus éminent de cette discipline est un professeur de l'université de Harvard : E. O. Wilson. Son livre *“Sociobiology”* est un traité impressionnant sur le comportement de diverses espèces dans le monde biologique et qui ont une inclinaison sociale, comme les fourmis, les abeilles ou les termites.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Wilson se tourne vers les humains et ceci attira tellement d'attention, qu'il décida d'écrire un ouvrage complémentaire sur le sujet : *“On Human Nature”*. Il y a un chapitre sur l'agression. Il commence avec la question suivante : *“Les êtres humains sont-ils naturellement agressifs ?”* Deux phrases plus loin : *“La réponse est oui.”* (Aucune hésitation ici) et dans la phrase suivante, il explique pourquoi : *“Au travers de l'histoire, les guerres, représentant seulement la technique la plus organisée d'agression, ont été endémiques à toutes les formes de sociétés des bandes de chasseurs-cueilleurs aux états industriels.”*

Voilà de nouveau une situation bien péculiaire. Le psychologue (Freud) ne trouve pas ses preuves de l'instinct agressif de l'humain dans son champ d'expertise qu'est la psychologie mais dans l'histoire. De même, le biologiste (Wilson) ne trouve pas ses preuves dans la biologie, mais aussi dans ... l'histoire.

Ceci fait plus que suggérer le fait que la preuve en provenance à la fois de la psychologie et de la biologie n'est pas suffisante pour établir sans contestation de l'instinct agressif de

l'humain. Ainsi donc, ces éminents penseurs de notre temps se tournent vers l'histoire. En cela, ils ne sont pas différents de la personne ordinaire, dont la pensée suit la même logique : l'histoire est remplie de guerres, on ne peut pas trouver un temps de l'histoire où il n'y en eut pas (NdT : 20 ans plus tard, il a été établi par de nombreuses recherches archéologiques paléontologiques que la violence guerrière s'est établie avec la sédentarité du néolithique et sa "révolution agricole". Il n'y a en effet pas de traces significatives de violence *collective* dans la période paléolithique, celle de l'homme de Néanderthal et début de Cro-Magnon, cf. à ce sujet les recherches des professeurs Marylène Patou-Mathis et Jean-Paul Demoule) ceci voudrait donc dire que cela proviendrait de quelque chose de profondément ancré dans la nature humaine, quelque chose de biologique, une pulsion, un instinct d'agression violente.

Cette logique est très répandue dans la pensée moderne, dans toutes les classes de la société, que les gens soient hautement éduqués ou pas. Et pourtant, cela est sans aucun doute faux. De plus, cela est dangereux de penser de la sorte.

Faux, parce qu'il n'y a pas de preuve concrète de cela. Ni dans la génétique, ni en zoologie, ni en psychologie, ni en anthropologie, ni en histoire, ni même dans l'expérience ordinaire des soldats en guerre. Cela est dangereux parce que cela détourne l'attention des causes non biologiques de la violence et de la guerre.

[...] Quand Wilson parle de gens qui sont "agressifs de manière innée", il ne veut pas dire qu'ils sont nés avec une énorme propension à devenir violent, cela dépend de notre environnement. Et même si nous devenons agressifs, cela n'a pas besoin de prendre la forme de la violence.

[...] *Il n'y a pas de gène connu de l'agression, de l'agressivité. De fait, il n'y a pas de gènes connus pour toutes les formes communes de comportement humain (je prends en considération le fait qu'un défaut génétique du cerveau pourrait laisser une personne plus violente que d'autres, mais le simple fait de dire qu'il s'agisse d'un défaut veut dire que cela n'est pas un trait normal...)*. La science de la génétique, l'étude des matériaux d'hérédité faite sur les quelques 40 et plus chromosomes de chaque cellule humaine et transmis d'une génération à l'autre, en sait long sur les gènes de caractéristiques physiques, très peu au sujet de gènes de capacité mentale et pratiquement rien sur les gènes de personnalité et de comportements (violence, concurrence, gentillesse, méchanceté, sens de l'humour etc...).

Le collègue de Wilson à Harvard, le scientifique Jay Gould, spécialiste de l'évolution, le dit très clairement dans le magazine d'Histoire Naturelle en 1976 : "Quelle est la preuve directe pour un contrôle génétique d'attitude sociale spécifique chez l'humain ? En ce moment la réponse est : absolument aucune !"

[...] *Au printemps 1986, une conférence scientifique internationale se tenant à Séville en Espagne, publia une déclaration sur la question de la nature humaine et de la violence d'agression, concluant : "Il est scientifiquement incorrect de dire que la guerre est causée par "instinct" ou toute motivation singulière... La guerre moderne implique l'utilisation institutionnelle de caractéristiques personnelles comme l'obéissance,*

la suggestibilité et l'idéalisme... Nous concluons que la biologie ne condamne pas l'humanité à la guerre.

Et la preuve psychologique ? Ceci n'est pas une science si "difficile" comme la génétique. Les généticiens peuvent examiner les gènes, même les découper en nouvelles formes. Ce que font les psychologues est de regarder et d'analyser ce que les gens pensent et comment ils se comportent, de les tester, de les psycho-analyser, faire des expériences pour voir comment les gens se comportent et essaient de parvenir à des conclusions raisonnables sur le pourquoi les gens se comportent de la façon dont ils le font.

Note de Résistance 71 : Ici Zinn décrit la célèbre expérience de Milgram qui eut lieu à l'université de Yale dans les années 1960, où des sujets devaient infliger des chocs électriques bidons à des cobayes humains, complices des chercheurs, lorsque ceux-ci répondaient mal à une question. Les "tortionnaires" expérimentaux ne savaient pas que les chocs électriques étaient fictifs et les récipiendaires des décharges fictives, des acteurs. Cette expérience a été mise en scène au cinéma dans le film "I comme Icare" d'Henri Verneuil, 1979.

[...] Qu'en est-il des preuves en provenance de l'anthropologie, c'est à dire de l'étude du comportement des peuples "primitifs", qui sont supposés être au plus proche de l'état "naturel" et donc de donner de bons indices au sujet de la "nature humaine". Il y a eu bien des études sur les traits de personnalité de tels peuples comme les Bushmen du Kalahari, les Indiens d'Amérique du Nord, les tribus malaises, les Tasaday encore à l'âge de pierre aux Philippines, etc... Les trouvailles peuvent être résumées assez facilement : ***Il n'y a pas de schéma simple d'attitude guerrière ou pacifique, les variations sont grandes.*** En Amérique du Nord les Indiens des grandes plaines étaient plus enclins à la guerre tandis que les Cherokee de Géorgie étaient bien plus pacifiques.

L'anthropologue Colin Turnbull a conduit deux études différentes de terrain dans lesquelles il vécut un bon moment avec des autochtones. Dans son ouvrage "*The Forest People*", il décrit les Pygmées de la forêt Ituri d'Afrique Centrale, un peuple des plus pacifique pour qui l'idée de punir quelqu'un est de l'envoyer méditer sur ce qu'il a fait de mal, seul en forêt. Lorsqu'il étudia les Mbuti du Zaïre, il les trouva pacifiques et coopératifs. Par contre lorsqu'il passa du temps avec le peuple Ik en Afrique orientale, peuple qu'il décrit comme le "*peuple des montagnes*", il les trouva féroces et égoïstes.

Les différences de comportement entre ces peuples n'étaient pas génétiques, elles n'étaient pas dans la "nature" de ces gens, mais s'expliquaient par leur environnement et leurs conditions de vie. La vie relativement facile des peuples des forêts façonna gentillesse et pacifisme ainsi qu'une générosité sociale. Les Ik par contre, furent chassés de leurs terres ancestrales par la création d'un parc naturel et furent envoyés dans une vie de désolation montagnarde et de famine dans des montagnes rases et arides. Leur tentative désespérée pour survivre amena cette agressivité et cette propension à la destruction dont fut témoin Turnbull.

[...] Dans le monde animal, aucune espèce autre que les humains ne fait la guerre. Aucune ne s'engage dans des activités violentes organisées au nom de quelque abstraction que ce soit. Ceci est un don spécial d'espèces aux capacités cérébrales et culturelles plus avancées. Les animaux commettent des actes de violence pour une raison spécifique et visible : le besoin de nourriture et l'auto-défense d'eux-mêmes ou de leur progéniture.

La génétique, la psychologie, l'anthropologie et la zoologie, aucun de ces domaines n'a pu prouver l'instinct humain pour une sorte d'agressivité violente qui caractérise la guerre.

Qu'en est-il de l'histoire, à laquelle se référa Freud si promptement ?

Qui peut nier la fréquence des guerres dans l'histoire humaine ? Mais sa persistance ne prouve en aucun cas qu'elle est "partie intégrante de la nature humaine". N'y a-t-il pas des faits persistants dans la société humaine qui peuvent expliquer l'éruption constante de guerres sans avoir recours à ces mystérieux instincts que la science, même en essayant ardemment, ne peut pas trouver dans nos gènes ? Un de ces faits n'est-il pas l'existence d'une caste élitiste dans chaque culture, caste qui devient amoureuse de son propre pouvoir et cherche à l'étendre en permanence ? Un autre de ces faits n'est-il pas la veulerie, non pas des populations, mais de minorités puissantes au sein des sociétés qui recherchent toujours plus de matières premières, de débouchés de marché, de terres à posséder et de possibilités d'investissement ? N'y a-t-il pas une idéologie nationaliste persistante, spécifiquement dans le monde moderne, un set de croyances mettant en avant l'amour de la mère-patrie ou du Vaterland, en faisant un objet de vénération pour lequel des gens sont capables de tuer et de se faire tuer ?

Nous n'avons certainement pas besoin de la "nature humaine" pour expliquer les guerres, il y a quantité d'autres explications. Mais se référer à une "nature humaine" belliqueuse est facile, cela demande très peu de réflexion. Par contre, analyser les facteurs politiques, sociaux, économiques et culturels qui au travers de l'histoire ont mené à tant de guerres, ça c'est plus dur et demande un travail plus acharné.

Mais nous devrions regarder de nouveau à la proposition qui dit que la persistance de la guerre dans l'histoire *prouve* que la guerre est dans la nature humaine. Cette affirmation requiert que les guerres soient non seulement fréquentes, mais perpétuelles, qu'elles ne se limitent pas à quelques nations, mais à toutes. Parce que si les guerres ne sont qu'intermittentes, s'il y a des périodes de guerres et des périodes de paix et s'il y a des nations qui vont en guerre et d'autres pas, alors il est irraisonnable d'attribuer la guerre à quelque chose qui serait aussi universel à l'humain que sa propre nature.

A chaque fois que quelqu'un dit "l'histoire nous prouve que..." puis cite une liste de faits historiques, nous devrions faire très attention. Nous pouvons toujours sélectionner des faits de l'histoire (et il y en a un sacré paquet en toute chose) pour "prouver" pratiquement tout ce qu'on voudrait au sujet de l'attitude humaine. Tout comme on peut sélectionner des événements et des moments d'agressivité de la vie d'une personne et affirmer que par là-même cette personne est violente et agressive. Rien ne prouve qu'elle soit *naturellement* agressive et méchante. On pourrait tout aussi bien

sélectionner de la même vie des moments de tendresse et d'affection, certainement plus nombreux pour prouver sa gentillesse naturelle.

[...] Les hommes que j'ai côtoyé et connu dans l'armée de l'air durant la guerre, les pilotes, navigateurs, bombardiers et mitrailleurs de ces équipages volant au-dessus de l'Europe, larguant des bombes et tuant beaucoup de gens, n'avaient aucune soif de tuer, n'étaient aucunement des enthousiastes de la violence et n'aimaient en rien la guerre. Ils, nous, étions engagés dans un massacre de masse, pour la plupart de non-combattants, de femmes, d'enfants et de personnes âgées qui habitaient dans les voisinages des villes que nous bombardions (qui étaient officiellement toutes des "cibles militaires"...). Mais ceci ne venait pas de notre "nature", qui n'était pas différente de lorsque nous jouions calmement, étudions ou vivions les vies normales de jeunes gens américains à Brooklyn, New York ou Aurora, Missouri.

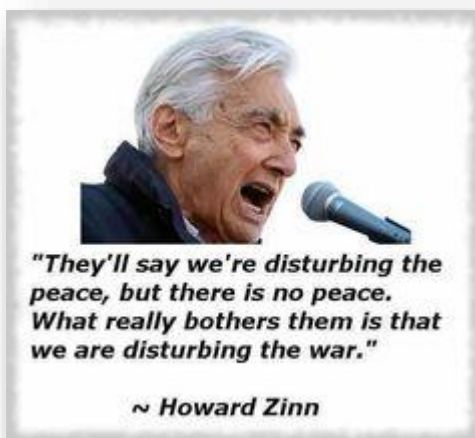
Les actes sanglants que nous fûmes appelés à commettre ne sont pas difficiles à tracer dans leur origine : nous avons tous été élevés pour croire que nos leaders politiques avaient de bonnes raisons et qu'on pouvait leur faire confiance pour faire le bien dans le monde ; on nous avait appris que dans le monde il y avait des bons et des méchants, de bons pays et des mauvais et que le nôtre était très bon. On nous avait entraînés à faire voler ces forteresses volantes, à tirer avec les mitrailleuses, à bombarder en utilisant les viseurs et à être fier de notre boulot et de nos missions. Nous avons aussi été entraînés à suivre les ordres lesquels n'avaient aucune raison d'être mis en doute parce que tout le monde de notre côté représentait le bien et que l'autre côté était le mal absolu. De plus, nous n'avions pas à voir les jambes d'une fillette se faire déchiquetées en résultat du largage de nos bombes, on opérait et larguait à 9 000m d'altitude et nous ne pouvions voir aucun humains au sol, nous ne pouvions pas entendre les hurlements des gens, ceci est sûrement suffisant pour expliquer pourquoi les hommes participent à la guerre. Aucun besoin de se cramponner au côté sombre de la nature humaine.

En fait, quand on regarde la guerre moderne, trouvez-vous des quantités de gens s'y précipitant avec cette volonté farouche de détruire et de tuer ? Pratiquement

pas. Vous trouvez des hommes et quelques femmes qui s'engagent à la recherche d'une carrière, de l'aspect "glamour" de l'armée et une sécurité psychologique et économique. Vous en trouvez bien d'autres y étant conscrits sous peine de prison s'ils refusent. Soudain, tous ces gens se retrouvent envoyés à la guerre où l'habitude de suivre les ordres et le résonnement de la propagande à leurs oreilles leur certifiant la justesse de la cause, peuvent avoir raison de la peur ou des scrupules moraux de tuer d'autres êtres humains.

[...] Un autre exemple, lorsque le gouvernement des États-Unis décida d'entrer dans la première guerre mondiale, il ne trouva pas une armée d'hommes n'attendant que d'en découdre et de donner libre-court à leur colère et leur

instinct "naturel" contre l'ennemi, de se repaître dans leur penchant "naturel" à tuer. En



fait, il y eut de grandes manifestations contre la guerre, obligeant le congrès des États-Unis à passer une législation punitive contre le mouvement anti-guerre, plus de 2000 personnes furent arrêtés et déferés devant les tribunaux pour avoir critiqué la guerre. En plus de poursuivre en justice les activistes anti-guerre et de conscrire les jeunes gens dans l'armée, le gouvernement dû aussi organiser une large campagne de propagande en envoyant 75 000 harangueurs donner 750 000 discours dans des centaines de villes américaines juste pour persuader les gens que les États-Unis entraient dans une guerre juste.

Même avec tout cela, la résistance à la conscription fut importante. Dans la ville de New York, 90 des 100 premiers conscrits demandèrent une exemption. La résistance se propagea dans les états de l'Illinois, de la Floride, du Minnesota...

Il y eut plus de 350 000 hommes qui furent classifiés comme ayant refusé la conscription. [...] Tandis que 2 millions d'hommes ont servi durant la guerre du Vietnam à un moment ou à un autre, 500 000 refusèrent la conscription et de ceux qui servirent, il y eu plus de 100 000 déserteurs, environ 34 000 GI's furent traduits en cour-martiale et emprisonnés. *Si un instinct était à l'ouvrage, ce n'était pas celui de faire la guerre, mais bien celui de ne pas la faire !*

[...] Quiconque a déjà participé à un mouvement social a vu et expérimenté le pouvoir de l'idéalisme à faire bouger les personnes vers la coopération et l'autosacrifice.

L'histoire, si diligente à enregistrer les désastres, est largement silencieuse sur le nombre impressionnant d'actes de courage perpétrés par des individus défiant l'autorité et défiant la mort.

La question de l'histoire, de son utilisation et des abus de son utilisation, mérite une discussion en elle-même.

Note de Résistance 71 : qui est le chapitre suivant du livre et est intitulé : "Utilisation et abus de l'histoire"....

<https://resistance71.wordpress.com/2012/12/11/resistance-politique-notre-probleme-est-lobeissance-civile-howard-zinn/>

Résistance politique : « Notre problème est l'obéissance civile » (Howard Zinn)

Nous avons traduit ci-dessous un texte essentiel d'Howard Zinn, texte qui est un discours qu'il fit en 1970 et qui est devenu un des textes le plus connu et cité concernant la désobéissance civile et sa légitimité. De fait historiquement, toutes les avancées sociales et politiques ont été obtenues par la désobéissance civile de groupes de personnes motivées et opiniâtres. En bas de l'article nous avons mis le lien d'une vidéo de Zinn (en anglais) lorsqu'il fut appelé à la barre des témoins dans un procès pour désobéissance civile contre 7 personnes (en 1983).

Sa plaidoirie est grandiose !

Notre société actuelle part en lambeaux, les « acquis sociaux » sont laminés par le pouvoir et les aristocrates qui gèrent ce pouvoir usurpé au peuple. Il est grand temps que la désobéissance civile revienne au goût du jour. Elle ne peut être efficace que si elle est alimentée par une pensée critique et constructive, ce qui est fort heureusement dans la nature humaine, contrairement à ce qu'on nous martèle depuis des siècles.

L'obéissance civile est notre problème... Vraiment et depuis bien trop longtemps !

— Résistance 71 —

4 ► Le problème est l'obéissance civile - Par Howard Zinn (1970)

Je pars de la supposition que le monde est sens dessus-dessous, que les choses vont mal, que les personnes qui ne devraient pas être en prison le sont et celles qui le devraient ne le sont pas, que les personnes qui ne devraient pas être au pouvoir le sont et ceux qui devraient avoir plus de pouvoir n'en ont pas, que la richesse non seulement dans ce pays mais dans le monde est distribuée d'une manière qu'une petite réforme n'est pas suffisante, mais qu'une refonte totale du système d'allocation de la richesse est nécessaire. Je pars de la supposition que nous n'avons pas trop de choses à dire à ce sujet car il nous suffit de penser un instant à l'état du monde d'aujourd'hui pour que nous nous rendions compte que tout est à l'envers. Daniel Berrigan, un prêtre catholique, un poète qui s'oppose à la guerre, est en prison tandis que J. Edgar Hoover est libre comme l'air voyez-vous. David Dellinger, qui a combattu la guerre depuis qu'il est haut comme ça et utilisé toute son énergie et sa passion contre elle, est en grand danger d'aller en prison, tandis que les perpétrateurs du massacre de My Lai ne comparaissent devant aucune cours de justice. Ils sont à Washington, remplissant diverses fonctions importantes et subordonnées, qui ont à faire avec la perpétration de massacres, qui les surprennent quand ils surviennent. A l'université d'état de Kent, quatre étudiants ont été tués par la garde nationale et des étudiants ont été inculpés. Dans chaque ville de cette nation, des participants lors de manifestations, qu'ils aient manifestés ou pas, sont attaqués et matraqués par la police, puis sont arrêtés et détenus pour avoir attaqué un policier.

J'ai étudié attentivement tout ce qu'il se passe chaque jour dans les palais de justice de Boston, Massachussetts. Vous seriez abasourdis, ou peut-être pas, si vous avez vécu, peut-être avez-vous été frappés par le cycle quotidien d'injustice qui coule au sein de cette chose merveilleuse qu'on appelle la procédure légale. Bon, ceci est mon postulat.

Tout ce que vous avez à faire est de lire les lettres de Seledad de George Jackson, qui fut condamné à une lourde peine de prison, dont dix effectuées, pour un braquage de 70 dollars dans une station essence et il y a ce sénateur américain qui a gardé 185 000 dollars par an, ou quelque chose d'avoisinant, de l'allocation sur le manque d'essence. D'un côté c'est un vol, de l'autre une législation. Quelque chose ne va pas, quelque chose ne va pas du tout quand nous envoyons 10 000 bombes remplies de gaz neurotoxiques à travers le pays et qu'on les immerge dans la piscine d'un autre pour ne pas déranger la nôtre. Alors vous perdez le sens de la perspective après un moment. Si vous ne pensez pas, si vous ne faites que regarder la télévision et lisez de la littérature académique, alors vous commencez à penser que les choses ne vont pas si mal, ou que simplement de petites choses sont à côté de la

plaque. Mais vous devez vous détacher un peu, puis revenir contempler ce monde et là, vous êtes horrifiés. C'est pourquoi nous devons partir de cette supposition que les choses sont sens dessus-dessous.

Et notre sujet est sens dessus-dessous : La désobéissance civile. Dès que vous prononcez le mot désobéissance civile comme sujet d'étude, vous dites que notre problème est la désobéissance civile. Ce n'est pas notre problème... Notre problème est l'obéissance civile. Notre problème est le nombre de gens qui ont écoutés les diktats des leaders de leurs gouvernements et qui sont allés en guerre de par le monde et des millions de gens ont été tués à cause de cette obéissance. Notre problème est cette scène dans "*A l'Ouest rien de nouveau*" où les élèves marchent comme un seul homme vers leur devoir de faire la guerre. Notre problème est que les gens sont obéissants, partout dans le monde, face à la pauvreté, face à la famine, la stupidité, la guerre et la cruauté. Notre problème est que les gens obéissent et que les prisons sont pleines de petits délinquants, tandis que les grands truands gèrent le pays. C'est notre problème. Nous reconnaissons ce fait pour l'Allemagne nazie. Nous savons que le problème là-bas fut l'obéissance, que le peuple a obéi à Hitler. Les gens ont obéi et cela est mal. Ils auraient dû défier et résister le système et si seulement nous avions été là, nous leur aurions montré. Même dans la Russie de Staline nous pouvons comprendre que les gens sont obéissants, tous ces moutons.

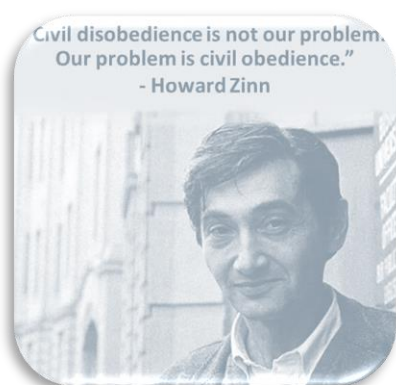
Mais l'Amérique est différente. C'est ce qu'on nous a inculqué depuis toujours. Depuis le temps où nous étions haut comme trois pommes et je l'entends toujours résonner dans la déclaration de Mr Frankel, marquez une, deux, trois, quatre, cinq choses sympas à propos de l'Amérique que nous ne voulons pas trop déranger. Mais si nous avons appris quoi que ce soit ces dix dernières années, c'est que ces quelques jolies choses à propos de l'Amérique ne furent jamais jolies. Nous avons été expansionnistes, agressifs, et mal intentionnés envers les gens de ce pays et ce de manière très injuste. Nous n'avons jamais eu quelque justice que ce soit dans les cours de justice pour les pauvres, pour les noirs, pour les radicaux. Comment pouvons-nous affirmer que l'Amérique est tellement spéciale ? Elle n'est pas spéciale. Vraiment pas.

Eh bien, ceci est notre sujet, notre problème : **l'obéissance civile**. La loi est très importante.

Nous parlons ici d'obéissance à la loi, cette merveilleuse invention des temps modernes, que nous attribuons à la civilisation occidentale et dont nous parlons avec fierté. La règle de la loi, oh, comme c'est merveilleux, tous ces cours sur la civilisation occidentale, partout. Vous rappelez-vous ces tristes temps où les gens étaient exploités par le féodalisme ? Tout était si terrible au Moyen-Age, mais maintenant, nous avons la civilisation occidentale, la règle de la loi. La règle de la loi a maximisé et régularisé l'injustice qui existait avant elle, voilà ce que la règle de la loi, le système légal a fait. Commençons à regarder ce système de manière réaliste et non pas avec cette suffisance métaphysique avec laquelle nous l'avons toujours observé

auparavant.

Quand dans toutes les nations du monde, la règle de la loi est la chérie des leaders et la peste du peuple, alors nous devons commencer à reconnaître ceci. Nous devons transcender ces frontières nationales dans notre pensée. Nixon et Brejnev ont plus en commun entre eux que nous avec Nixon. J. Edgar Hoover a plus en commun avec le chef de la police secrète



soviétique qu'avec nous. C'est la motivation internationale à suivre la loi et l'ordre qui lie les leaders de toutes les nations dans un lien de camaraderie si solide. C'est pour cela que nous sommes toujours surpris, quand lorsqu'ils se retrouvent, ils sourient, se serrent les mains, fument des cigares, ils s'aiment entre eux et ce indépendamment de ce qu'ils disent. C'est comme les partis républicain et démocrate, qui clament à qui veut les entendre qu'ils feront une grande différence si l'un ou l'autre gagne et pourtant, c'est toujours la même chose. Au bout du compte... C'est eux contre nous.

Yossarian avait raison, vous vous rappelez, dans *Catch 22* ? Il a été accusé d'avoir donné aide et réconfort à l'ennemi, ce dont personne ne devrait jamais être accusé et Yossarian dit alors à son ami Clevinger : "L'ennemi est quiconque en veut à notre peau de quelque côté que cela vienne". Mais cela n'eut pas d'effet, alors il ajouta : "Maintenant tu te rappelles bien de ça ou un jour tu seras tué." Et vous vous rappelez, quelque temps plus tard, Clevinger mourut. Nous devons nous rappeler en toute circonstance que nos ennemis ne sont pas divisés le long de lignes nationales, que les ennemis ne sont pas des gens qui parlent une langue différente et qui vivent dans des territoires différents. Les ennemis sont ceux qui veulent nous tuer. On nous demande : "et si tout le monde désobéissait à la loi ?" Mais une meilleure question serait : "et si tout le monde obéissait à la loi ?" La réponse à cette question est plus facile à trouver parce que nous avons énormément d'évidences empiriques sur ce qu'il se passe quand tout le monde obéit à la loi ou si la plupart des gens lui obéissent. Ce qu'il se passe est ce qu'il s'est passé, ce qu'il se passe maintenant. Pourquoi les gens révèrent-ils la loi ? Et nous le faisons tous, même moi je dois lutter, car cela a été intégré dans mes os très jeune, lorsque j'étais boy scout. Une des raisons pour laquelle nous révérons la loi est à cause de son ambivalence. Dans le monde moderne nous devons gérer des mots, des phrases qui ont plusieurs sens, comme par exemple "sécurité nationale". Ah oui, nous devons faire ceci pour la "sécurité nationale". Ok, qu'est-ce que cela veut dire ? La sécurité nationale de qui ? Où ? Quand ? Pourquoi ? On ne prend pas la peine de répondre à ces questions... même pas de les poser.

La loi cache bien des choses. La loi est la "Bill of Rights", la déclaration des droits, c'est ce à quoi nous pensons lorsque nous développons notre révérence à la loi. La loi est quelque chose qui nous protège, la loi est notre droit, la loi est la constitution. Le jour de la déclaration des droits, concours de dissertation sur le sujet par la Légion Américaine, c'est la loi. C'est bien.

Mais il y a un autre aspect de la loi qui n'est pas mis sur un piédestal, la législation qui continue jour après jour, mois après mois, année après année, depuis le début de la république et qui alloue les ressources de ce pays de telle façon que cela laisse quelques personnes très riches et bien d'autres très pauvres et d'autres courant comme des poulets sans tête pour s'octroyer le peu qui reste. C'est la loi. Si vous allez en fac de droit, vous verrez tout cela. Vous pouvez quantifier tout cela en comptant simplement le nombre de gros bouquins de droit que les gens triment avec eux et voir sur combien d'entre eux pouvez-vous y lire "droit constitutionnel" et combien aussi mentionnent : "propriété", "contrats", "délits", "droit commercial". Voilà ce que la loi représente en grande majorité. La loi est l'allocation de pénurie d'essence, bien que nous n'ayons pas de jour de pénurie d'essence, nous n'écrivons pas de dissertations au sujet de la loi sur l'allocation sur la pénurie d'essence.

Il y a donc une partie de la loi qui est mise en exergue, voilà la loi, la constitution et il y a les autres parties de la loi, celles qui font leur boulot en sourdine et personne n'en dit rien. Cela a commencé il y a bien longtemps. Quand la Bill of Rights fut passée en première instance, vous vous rappelez, dans le premier gouvernement de Washington ? Super truc ! La Bill of Rights est passée ! Roulements de tambours. Dans le même temps le programme économique d'Alexander Hamilton fut également passé. Propre sur lui, calme, l'argent aux riches, je simplifie un peu, mais pas tant que ça. Le programme économique de Hamilton a tout déclenché. Vous pouvez tracer une ligne directe entre son programme économique et la loi sur l'allocation sur la pénurie d'essence, jusqu'à l'effacement des impôts pour les entreprises. De A à Z, c'est l'histoire. Publicité pour la Bill of Rights, catimini pour la législation économique.

Vous savez que faire respecter les différentes parties de la loi est aussi important que la publicité faite autour des différentes parties de la loi. La Bill of Rights est-elle respectée ? Pas vraiment. Vous allez découvrir que la liberté d'expression et de parole dans la loi constitutionnelle est un concept très ambigu et opaque. Personne ne sait vraiment quand est-il ok pour vous de vous lever pour parler et quand ça ne l'est pas. Analysez simplement toutes les décisions de la cour suprême des États-Unis. Vous parlez de la prédictibilité d'un système alors qu'on ne peut pas prévoir ce qu'il va vous arriver si vous vous mettez à un coin de rue et commencez à parler. Essayez de trouver les différences entre le cas de Terminiello et celui de Feiner et essayez de prédire ce qu'il va se passer. Au fait, il y a une part de la loi qui elle n'est pas vague du tout et celle-ci implique le fait de distribuer des tracts dans la rue. La cour suprême a été très claire là-dessus. Décision après décision, on nous accorde le droit indéniable de distribuer des tracts dans la rue. Essayez. Allez juste dans la rue et distribuez des tracts. Lorsqu'un policier survient et vous dit : "circulez !" vous lui dites : "Ah ah ! Connaissez-vous la jurisprudence de Marsh contre l'état d'Alabama en 1946 ?" Ceci est la réalité de la Bill of Rights. Ceci est la réalité de la constitution, cette portion de la loi qui nous est dépeinte comme superbe et merveilleuse. De plus, sept ans après le passage de la Bill of Rights, qui stipule clairement que "le congrès n'a pas le droit de restreindre la liberté d'expression et de parole", le congrès passa une loi restreignant la liberté d'expression et de parole : Vous souvenez-vous le Sedition Act de 1798 ?

Ainsi la constitution, la Bill of Rights ne furent pas respectées. Le programme d'Alexander Hamilton le fut, parce que lorsque les fermiers du whisky se rebellèrent vous vous souvenez en 1794 en Pennsylvanie ? Hamilton lui-même monta sur son cheval pour aller réprimer la révolte afin de s'assurer que la loi de l'impôt sur le revenu soit appliquée. Vous pouvez tracer cette histoire jusqu'à aujourd'hui, quelles lois sont appliquées et lesquelles ne le sont pas. Vous devez donc être prudents quand vous dites : "Je suis pour la loi, je révère et obéis à la loi" De quelle partie de la loi parlez-vous ? Je ne suis pas contre la loi. Je pense en outre, que nous devrions commencer à faire une distinction importante au sujet de quelles lois font quoi et à quelles catégories de gens.

Il y a d'autres problèmes avec la loi. C'est bizarre, nous pensons que la loi amène l'ordre. La loi ne l'amène pas. Comment savons-nous que la loi n'amène pas l'ordre ? Regardez autour de vous. Nous vivons sous le coup de la loi. Avez-vous noté quel ordre avons-nous ? Les gens

disent que nous devons nous méfier de la désobéissance civile car elle mène à l'anarchie. Regardez bien le monde actuel, qui est le résultat de la règle de la loi. Ceci est au plus près de ce que les gens appellent "l'anarchie" dans la confusion des esprits populaires, que nous qualifierions ici de chaos, de banditisme international. Le seul ordre qui vaille vraiment quelque chose ne vient pas au travers du respect, du renforcement de la loi, il vient de l'établissement d'une société qui est juste et dans laquelle des relations harmonieuses sont établies et dans laquelle vous avez un minimum de régulations pour créer une forme décente d'arrangements parmi les gens. Mais l'ordre fondé sur la loi et sur la force de la loi est l'ordre de l'État totalitaire, et cela mène inévitablement soit à l'injustice totale ou éventuellement à la rébellion, en d'autres termes, à un très grand désordre.

Nous grandissons tous avec cette notion que la loi est sacrée. Ils ont demandé à la mère de Daniel Berrigan ce qu'elle pensait de son fils qui enfreignait la loi. Il a brûlé des archives et documents de la conscription militaire, un des actes les plus violents de ce siècle sans nul doute, en protestation contre la guerre, il a été condamné à être emprisonné comme tout criminel se doit de l'être. Ils ont demandé à sa mère, qui a plus de 80 ans, ce qu'elle pensait de son fils hors-la-loi. Elle a regardé le journaliste droit dans les yeux et lui a dit : "Ce n'est pas la loi de Dieu". Nous avons une tendance à oublier cela. Il n'y a rien de sacré à propos de la loi. Pensez à qui fait les lois. La loi n'est pas faite par Dieu, elle est faite par Strom Thurmond. Si vous avez une notion de sainteté, de beauté, de révérence à propos de la loi, regardez bien les législateurs de cette nation, ceux et celles qui font les lois. Allez-vous assoir dans une session législative de votre État, allez assister à une session du congrès, car ces gens sont ceux qui font les lois que nous sommes supposés révéler.



Tout ceci est fait de manière à nous tromper. C'est cela le problème. Dans le temps, les choses étaient confuses, vous ne saviez pas ; **maintenant vous savez**. C'est écrit dans les livres. Maintenant nous avons une procédure légale, Les mêmes choses se passent qu'auparavant, sauf que nous sommes passés par les bonnes procédures. A Boston, un policier est rentré dans un hôpital et a fait feu cinq fois sur un noir qui l'avait fouetté au bras avec une serviette éponge et le tua. Une procédure judiciaire fut engagée, Le juge décida que le policier avait eu raison, parce que s'il ne l'avait pas fait, il aurait perdu le respect de ses collègues. Ceci est ce qui s'appelle une procédure légale, à savoir le type n'a pas échappé au système. On est passé par la procédure en bonne et due forme et tout fut réglé. Le décorum, la caractéristique de la loi nous abusent.

La nation fut fondée sur le non-respect de la loi, puis vint la constitution et la notion de stabilité que Madison et Hamilton aimaient beaucoup. Ensuite, nous trouvons une période cruciale dans notre histoire où le cadre légal ne suffisait plus et afin d'abolir l'esclavage, nous avons besoin de nous écarter du cadre légal, comme nous avons dû le faire du temps de la révolution ou de la guerre civile. L'union a dû sortir du cadre légal afin d'établir certains droits dans les années 1930 et en ce moment, qui est peut-être encore plus critique que la révolution ou la guerre civile, les choses sont si horribles, que nous devons sortir du cadre légal juste pour dire quelque chose, pour prendre position, pour résister, pour commencer à

établir le modèle d'institutions et de relations qu'une société décente devrait avoir. Non, pas juste casser et démolir les choses, et en construire d'autres. Mais même si vous essayez de construire des choses qui ne sont pas supposées être construites, vous essayez de construire un parc populaire, ce n'est pas détruire quelque chose, vous construisez quelque chose, mais c'est illégal, la milice vient et vous vire. Voilà la forme que prendra de plus en plus la désobéissance civile : les gens vont construire une nouvelle société au milieu de la vieille obsolète.

Qu'en est-il du vote et des élections ? On nous dit que nous n'avons pas trop besoin de la désobéissance civile parce que nous pouvons nous en remettre au système électoral. Et pourtant, nous devrions avoir appris depuis tout ce temps, mais peut-être ne l'avons-nous pas, parce que nous avons grandi avec cette notion que l'isoloir est un endroit sacré, presque comme un confessionnal. Vous entrez dans l'isoloir, vous en sortez, ils prennent une photo et vous mettez le papelard dans l'urne avec un visage béat. Vous avez voté, c'est la démocratie. Mais si vous lisiez ce que les politologues disent, mais qui le peut vraiment je vous l'accorde ? Au sujet de la procédure électorale, vous verriez que ce processus de vote est une supercherie. Les états totalitaires adorent le vote. Vous amenez les gens aux urnes et vous obtenez leur consentement, leur approbation. Je sais qu'il y a une différence, ils ont un seul parti, nous en avons deux. Vous voyez... Nous avons un parti de plus qu'eux...

J'assume que ce que nous essayons de faire, est de vraiment retourner aux principes, aux buts et à l'esprit de la déclaration d'indépendance. Cet esprit est celui de la résistance à une autorité illégitime et à des forces qui privent les gens de leur vie, de leur liberté, de leur droit de poursuivre le bonheur et donc, sous ces conditions, ils clament le droit d'altérer ou d'abolir leur forme courante de gouvernement, en insistant sur ce terme d'abolir. Mais pour rétablir les principes de la déclaration d'indépendance, nous allons devoir sortir du cadre légal, d'arrêter d'obéir à des lois qui demandent de tuer ou qui allouent la richesse de la façon dont cela a été fait, ou de mettre des gens en prison pour de petits délits et laisser les grands criminels libres. Mon espoir est que cet esprit de résistance reprenne corps non seulement dans ce pays, mais aussi dans bien d'autres car ils en ont besoin. Les peuples de tous les pays ont besoin de la désobéissance à l'état, qui n'est pas une entité métaphysique mais une entité de force brute et de richesse et nous avons besoin d'une forme de déclaration d'interdépendance entre les peuples de tous les pays du monde, peuples qui aspirent tous à la même chose.

Source : http://www.thirdworldtraveler.com/Zinn/CivilObedience_ZR.html

Vidéo d'Howard Zinn à la barre des témoins comme expert de la défense sur la désobéissance civile lors du procès de 7 activistes dans l'affaire A VCO plowshared, 1983. A cette occasion, Zinn dresse depuis la barre des témoins, un portrait empirique de la désobéissance civile étayé, de l'historiographie la concernant au cours de l'histoire des États-Unis ; avec un tel témoin à la barre, la désobéissance civile était superbement représentée, les défenseurs également :

http://www.youtube.com/watch?v=Gx6QQOn4dQE&playnext=1&list=PLCDC1BC7FB9607794&feature=results_main



<https://resistance71.wordpress.com/2012/09/12/howard-zinn-ou-lhistoire-sous-bonne-influence-christophe-colomb-et-la-civilisation-occidentale1ere-partie/>

Howard Zinn ou l’histoire sous (bonne) influence : Christophe Colomb et la civilisation occidentale.

PREMIÈRE PARTIE

“Les indiens ont été tellement de fois déçus et trahis par les hommes blancs, que l’expression ‘homme blanc’, parmi bon nombre de natifs, est synonyme de menteur. Vraiment monsieur, je ne suis pas consentant pour faire partie de cette infamie. Je confesse volontiers que je ne suis pas indifférent au fait d’avoir un nom propre, même parmi les indiens. De plus, ils me voient et me considèrent expressément comme “votre représentant” et mes promesses comme les promesses du ‘destructeur de ville’. Monsieur, pour votre honneur et pour l’honneur et les intérêts des États-Unis, je désire leur faire savoir qu’il y a quelques hommes blancs incapables de les décevoir ou de les trahir.”

Timothy Pickering, négociateur du gouvernement américain avec les nations iroquoises, dans une lettre à George Washington du 21 Mars 1792

“La mémoire, l’Histoire sont des réminiscences de mensonges passés, de forfaitures et aussi une réminiscence que des gens en apparence impuissants peuvent vaincre ceux qui les dirigent, s’ils persistent.”

– Howard Zinn –

5 ► Christophe Colomb et la civilisation occidentale - Par Howard Zinn

Ceci est la traduction du chapitre 5 de son livre : “On Democratic Education” avec Donaldo Macedo (2005) ~ Présentation, [cliquez ici](#) ~

George Orwell, qui fut un homme très sage et avisé, écrivit : *“Celui qui contrôle le passé contrôle le futur et celui qui contrôle le présent contrôle le passé.”*

En d’autres termes, ceux qui dominent notre société sont dans une position d’écrire notre histoire. S’ils peuvent faire cela, ils peuvent décider de notre futur. Voilà pourquoi dire l’histoire de Christophe Colomb est important. Laissez-moi ici vous faire une confession : Je ne savais pas grand-chose de Colomb jusqu’à il y a environ une douzaine d’années, quand j’ai commencé à écrire mon livre *“Une histoire populaire des États-Unis”*. Je possédais un doctorat en Histoire (Ph.D) de l’université de Columbia, ce qui veut dire que j’avais reçu l’entraînement adéquat d’un historien, mais ce que je savais en fait de Christophe Colomb n’était que ce que j’avais appris à l’école primaire.

Quand j’ai commencé à écrire l’ *“Histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours”*, je décidais que je devais en savoir plus sur Colomb. J’étais déjà arrivé à la conclusion que je ne voulais pas écrire encore une autre revue de l’histoire américaine, je savais que mon point

de vue serait différent. J'allais écrire à propos des États-Unis, vus sous l'angle des gens qui ont été largement exclus ou négligés dans les livres d'histoire : les nations natives, les esclaves noirs, les femmes et les travailleurs, qu'ils soient natifs ou immigrants.

Je voulais écrire l'histoire du progrès industriel d'une nation non pas du point de vue d'un Rockefeller, d'un Carnegie ou d'un Vanderbilt, mais du point de vue des gens qui ont travaillé pour eux dans leurs mines, leurs chemins de fer, leurs champs pétroliers, de ceux qui ont perdu leur vie ou des membres lors de la construction du chemin de fer. Je voulais raconter l'histoire des guerres non pas du point de vue des généraux et des présidents, pas du point de vue de ces héros militaires qui ont leur statue en places publiques, mais vue par les yeux du simple soldat, vue par les yeux de "l'ennemi". Oui... Pourquoi ne pas voir la guerre contre le Mexique, ce grand triomphe militaire américain, du point de vue des Mexicains ?

Ainsi, comment devais-je donc raconter l'histoire de Christophe Colomb ? J'en vins à la conclusion que je devais la voir au travers des yeux des gens qui étaient là lorsqu'il arriva, les gens qu'il appelait les "indiens", parce qu'il croyait être arrivé en Asie. Eh bien, ils n'ont laissé aucun mémoire, aucune histoire. De plus, ils avaient été exterminés en quelques décennies après l'arrivée de Colomb. Ainsi je fus obligé de me tourner vers ce qu'il y avait de mieux après cela : les Espagnols qui étaient là au moment des faits. Colomb, lui-même, qui écrivit un journal d'activités.

Le journal de Colomb fut très révélateur. Il décrit les gens qui l'accueillirent lorsqu'il débarqua aux Bahamas, c'était des indiens Arawak, parfois appelés également Tainos; il décrit comment ils vinrent à sa rencontre en mer, comment lui et ses hommes avaient dû leur paraître venir d'un autre monde, des différents cadeaux qu'ils lui apportèrent. Colomb les décrivait comme étant pacifiques, gentils et dit : "Ils ne portent pas d'armes et ne savent pas ce que c'est qu'une épée, ils l'ont pris par la lame et se sont coupés."

Au fil des mois dans son journal, Colomb parle des natifs avec ce qui paraît être une grande admiration : "Ce sont les meilleurs gens du monde et par-dessus tout les plus gentils, sans aucune connaissance de ce qu'est le mal, ils ne tuent pas, ne volent pas... Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes et ils parlent d'une manière la plus douce, ils sont toujours en train de rire..."

Dans une lettre, qu'il écrivit à un de ses commanditaires espagnol, Colomb déclara : "Ils sont très simples, très honnêtes et très, trop, libéraux avec ce qu'ils possèdent." Dans son journal, Colomb poursuit : "Ils feraient de très bons serviteurs. Avec 50 hommes nous pourrions tous les subjuguier et leur faire faire ce que nous voulons." Ce fut ainsi que Colomb voyait les indiens, non pas comme des hôtes très hospitaliers, mais comme des serviteurs qui pourraient faire "tout ce qu'ils voulaient".

Et que voulait Colomb ? Ceci n'est pas difficile à déterminer. Dans les deux premières semaines de ses écrits de journal, il y a un mot qui revient écrit 75 fois : l'or. Dans les récits standards à propos de Colomb, il est souvent fait référence à sa foi religieuse, son désir de

convertir les natifs de l'endroit au christianisme (NdT : La découverte de l'Amérique par C. Colomb est antérieure à la réforme de l'Église...), sa révérence à la bible. Oui il était concerné par Dieu, mais il l'était plus encore par l'or. Partout sur l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti) où lui, ses frères et ses hommes passèrent le plus clair de leur temps, il fit ériger des crucifix partout. Mais ils construisirent également des échafauds partout sur l'île, on en comptait 340 en 1500. Des crucifix et des échafauds, cette terrible juxtaposition historique.

Dans sa quête de l'or, Colomb, voyant des morceaux du métal parmi les indiens, en conçût qu'il devait y en avoir d'énormes quantités. Il ordonna aux natifs de trouver une certaine quantité d'or en un laps de temps déterminé. Si les indiens ne respectaient pas leur quota, leurs bras étaient amputés à la hache. Les autres étaient supposés apprendre de cet exemple et de remplir leur quota en or.

Samuel Eliot Morison, l'historien de Harvard, qui fut le biographe admirateur de Colomb, le reconnaît. Il écrit : "Colomb fut responsable de l'instauration de ce dur système ayant pour seul but l'exportation de l'or... Ceux qui fuirent dans les montagnes furent traqués avec des chiens, ceux qui réussirent à s'échapper succombèrent à la faim, la maladie, tandis que des milliers de pauvre hères désespérées, prirent le poison de la cassave pour mettre fin à leur misérable existence." Morison continue ainsi : "Ainsi, la politique et les actions de Colomb, pour lesquelles il fut le seul responsable, commencèrent la dépopulation de ce paradis terrestre qu'était Hispaniola en 1492. Des natifs originaires, estimés par les ethnologues modernes à environ 300 000 personnes, un tiers furent tués entre 1494 et 1496 (NdT : 100 000 morts en deux ans !...). Une énumération montra qu'il restait 60 000 natifs en 1508... En 1548, Oviedo (Morison fait ici référence à Fernandez de Oviedo, l'historien officiel de la conquête du nouveau monde) doutait qu'il en restait 50 000 vivants."

Mais Colomb ne parvint pas à obtenir suffisamment d'or à envoyer en Europe pour impressionner le roi et la reine ainsi que leurs financiers espagnols, ainsi ils décidèrent d'envoyer en Espagne une autre sorte de pillage et de butin extorqué : des esclaves. Ils capturèrent environ 1200 natifs, en sélectionnèrent 500 et les envoyèrent entassés dans les cales, dans leur voyage transatlantique. Deux cents moururent en chemin de froid et de maladies diverses. Dans le journal de Colomb, un écrit de Septembre 1498 stipule* "D'ici, nous pouvons envoyer au nom de la sainte trinité, autant d'esclaves qui pourront être vendus..."

L'horreur que les Espagnols firent subir aux indiens est décrit en détail par Bartolomé de las Casas, dont les écrits donnent le compte-rendu le plus fidèle de la rencontre et de l'interaction entre les Espagnols et les Indiens. Las Casas était un prêtre dominicain qui arriva dans le nouveau monde quelques années après Christophe Colomb, il passa quarante années de sa vie sur Hispaniola et les îles alentours; il devint l'avocat prééminent de la cause des natifs en Espagne. Dans son livre "*La dévastation des indiens*", Las Casas écrivit au sujet des Arawaks, "de leur humanité touchant à l'universel, ces gens sont les moins agressifs, les plus dénués de turpitudes et de duplicité qui soient... et pourtant, au sein de cette bergerie, débarquèrent quelques Espagnols, qui commencèrent à se comporter en bêtes sauvages et

cruelles... Leur raison pour tuer et détruire... est que les chrétiens ont pour but ultime la possession de l'or..."

Les atrocités se multiplièrent. Las Casas témoigna d'Espagnols embrochant des indiens au fil de leurs épées pour le plaisir, fracassant la tête de nouveau-nés sur les rochers; lorsque les indiens résistaient, les Espagnols les traquaient, équipés pour les tuer de chevaux, d'armures, de lances, d'épieux, d'arquebuses, d'arbalètes et de chiens dressés particulièrement féroces. Des indiens prirent parfois ce qui appartenait aux Espagnols, pour ce que les indiens n'avaient pas de concept de ce qu'était la possession privée et donnait eux-mêmes tout à fait librement ce qui leur appartenait, ils furent décapités ou brûlés vifs au bûcher.

Le témoignage de Las Casas fut étayé par d'autres récits venant d'autres témoins. Un groupe de moines dominicains, s'adressant à la monarchie espagnole en 1519 dans l'espoir que celle-ci intercéderait en la faveur des natifs, racontèrent les atrocités innommables, des chiens dévorant des enfants, bébés nés de femmes captives abandonnés en forêt pour y mourir, travaux forcés dans les mines et sur les terres qui laissèrent un nombre incalculable de mort par épuisement, famine et maladie. Beaucoup d'enfants moururent parce que leurs mères, épuisées et affamées n'avaient plus assez de lait pour les nourrir. Las Casas estima qu'à Cuba, 7000 enfants natifs moururent en trois mois.

Le plus grand nombre succomba aux maladies, parce que les Européens amenèrent avec eux des maladies auxquelles les natifs n'avaient jamais été exposés tels que la typhoïde, le typhus, la diphtérie, la petite vérole. De plus, comme dans toute conquête militaire, les femmes reçurent un traitement brutal spécial... [...]

Il y a des preuves de viols à grande échelle des femmes indiennes. D'après Samuel Morison : "Aux Bahamas, Cuba et Hispaniola, ils trouvèrent de nombreuses jeunes femmes très belles, toujours nues, et consentantes de manière présumée". Qui présume cela ? Morison et bien d'autres. Morison vit cette conquête, comme beaucoup d'écrivains après lui le firent, comme étant cette sorte d'exaltation romantique de la découverte de l'histoire du monde. Il semble s'emporter et se laisser aller à minimiser ce qui pour lui représente une conquête masculine de plus. Il écrivit : "Plus jamais de simples mortels ne pourront espérer revivre l'exaltation, l'émerveillement et la satisfaction de ces jours d'Octobre 1492, lorsque le nouveau monde donna gracieusement sa virginité aux conquérants castillans." Le langage de Cuerno et de Morison, séparé de près de 500 ans, suggère très certainement comment la mythologie moderne a préservé et rationalisé la brutalité sexuelle de la conquête en la regardant de manière "complaisante".

Ainsi j'ai lu le journal de Colomb et j'ai lu Las Casas. J'ai également lu le travail pionnier en la matière de Hans Koning : "*Christophe Colomb, son entreprise*", qui, à l'époque où j'écrivis mon "*Histoire populaire des États-Unis*", était le seul travail contemporain qu'on trouvait et qui traitait du sujet de manière différente du traitement standard.

Lorsque mon livre fut publié, j'ai commencé à recevoir des lettres de partout dans le pays. Voilà un livre de plus de 600 pages, commençant avec Christophe Colomb et se terminant à la fin des années 1970, et toutes les lettres que je recevais ne traitaient que d'une seule question : Colomb. Comme je parle de lui au début du bouquin, j'aurai pu interprété cela comme étant le fait que c'était tout ce que les gens avaient lu du livre, mais non, en fait il

semblait que la partie concernant Colomb fut la partie du livre que les gens trouvaient la plus intéressante et intrigante. Parce que chaque Américain, dès l'école primaire a appris cette histoire de la même façon : "En l'an de grâce mille quatre cents quatre-vingt-douze, Christophe Colomb s'en fût sur le grand océan". (NdT : il convient ici de donner aux lecteurs la phrase verbatim qui est écrite dans tous les livres d'histoire nord-américains et qui est construite pour rimer dans les deux hémistiches : "*In fourteen hundred and ninety-two, Columbus sailed the ocean blue*"...).

Combien d'entre vous ont-ils entendu parler de Tigard, Oregon ? Eh bien, je n'en avais pas entendu parler non plus, jusqu'à il y a sept ans, je commençais à recevoir vingt ou trente lettres par semestre d'élèves d'un Lycée de Tigard dans l'Oregon. Il semblait que leur professeur leur demandait de lire mon livre (connaissant les lycées, je devrais presque dire, les "forçait" à le lire..). Il photocopiait des chapitres, les donnaient aux élèves et après lecture, il leur demandait de m'écrire des lettres avec des commentaires sur le livre et des questions. En gros, la moitié d'entre eux me remerciait de leur donner des données historiques qu'ils n'avaient jamais vues auparavant. Les autres étaient en colère et se demandaient où diable avais-je eu ces informations et comment j'étais parvenu à de telles conclusions scandaleuses. Une lycéenne du nom de Béthanie écrivit : "De tous vos articles que j'ai lus, j'ai trouvé celui 'Christophe Colomb, les indiens et le progrès humain' le plus choquant." Un autre élève du nom de Brian, 17 ans, écrivit : "A titre d'exemple de la confusion que j'éprouve après avoir lu votre livre concerne l'arrivée de Colomb en Amérique...D'après vous, il semblerait qu'il ne soit venu que pour les femmes, les esclaves et l'or. Vous avez dit que vous avez eu un grand nombre de ces informations depuis le journal de Colomb lui-même, je me demande si un tel journal existe vraiment et si oui, pourquoi n'est-il pas partie intégrante de notre histoire ? Pourquoi rien de ce que vous dites ne figure dans mon livre d'histoire ? Ou dans tous les autres livres d'histoire accessibles à tout le monde quotidiennement ?" Je méditais sur cette lettre. Car elle pouvait être interprétée comme retraçant l'indignation d'un lecteur devant la frustration éprouvée par le fait de ne pas trouver cette information dans les autres livres, mais de manière plus probable, il disait en fait : "Je ne crois pas un mot de ce que vous avez écrit, vous avez tout inventé !"

Je ne suis pas surpris de telles réactions. Cela en dit long sur les affirmations de diversité et pluralité de la culture américaine, la fierté dans notre "société libre", qu'une génération après l'autre a appris la même chose, à la virgule près sur Colomb et termine pour beaucoup des études supérieures avec les mêmes cinglant vides et omissions.

Un instituteur de Portland dans l'Oregon, Bill Bigelow, a entrepris une croisade pour changer la façon dont l'histoire de Colomb est enseignée partout en Amérique. Il explique le comment il commence souvent une nouvelle classe : il se dirige vers une fille sur le devant de la classe et lui prend son sac. Elle lui dit : Hey, vous avez pris mon sac !" Et il lui répond : "Non, je l'ai découvert !..."

Bill Bigelow fit une étude sur des livres pour enfants récemment publiés au sujet de C. Colomb. Il les trouva tous remarquablement similaires et alignés sur ce qu'ils disent du personnage ainsi que sur la répétition du point de vue traditionnel. Une biographie typique réservée aux élèves de Cours Moyen (CM1-CM2) sur Colomb commence ainsi : "Il était une

fois un petit garçon qui adorait la mer”. Et bien je peux facilement imaginer une biographie d’Attila le Hun commençant ainsi : “il était une fois un petit garçon qui aimait les chevaux” ! Un autre livre pour enfant analysé par Bigelow, cette fois-ci de niveau CE, commence ainsi : “Le roi et la reine regardèrent l’or et les indiens. Ils écoutèrent émerveillés le récit des aventures de C. Colomb. Ils allèrent ensemble ensuite à la messe et prièrent, des larmes de joie emplirent les yeux de Colomb.”

J’ai parlé de Colomb lors d’un atelier pédagogique avec des enseignants de primaire et de secondaire et l’un d’entre eux suggéra que les enfants étaient trop jeunes pour pouvoir entendre les horreurs narrées par Las Casas et les autres. D’autres ne furent pas d’accord, argumentant que les histoires pour enfants sont pleines de violence, mais que les perpétrateurs de ces violences sont des sorcières et des monstres et des “méchants” et non pas des héros nationaux qui ont des jours fériés portant leur nom (NdT : Columbus Day aux États-Unis est fêté tous les ans le second lundi du mois d’Octobre, le même jour que le Thanksgiving canadien, jour lui aussi “dédié” à l’interaction avec les natifs. Ce qu’il s’est passé historiquement et qui est commémoré n’est pas non plus la réalité des faits...). Quelques enseignants firent des suggestions quant à savoir comment la vérité pourrait être dite sans faire nécessairement peur aux enfants et qui éviterait une falsification de l’histoire. L’argument qui veut que les enfants ne soient pas prêts émotionnellement à recevoir la vérité n’enlève rien au fait que, dans la société américaine, quand les enfants grandissent, on ne leur dit toujours pas la vérité. (NdT : Il en va de même en ce qui concerne l’histoire de l’esclavage et de la colonisation dans la société européenne et française...). Comme je l’ai dit plus tôt, jusqu’à la complétion de mon doctorat en histoire, je n’ai jamais été mis en face des informations qui auraient pu contrer les mythes qu’on m’avait fait croire dans les classes éducatives antérieures. Il est clair que ma propre expérience est typique de la très vaste majorité des gens à en juger par les réactions choquées des lecteurs de tout âge à la lecture de mon livre et que j’ai reçues au fil du temps. Si vous jetez un œil sur un livre pour une audience adulte sur le sujet comme la “Columbus Encyclopedia” (mon édition date de 1950, mais toutes les informations importantes, incluant la biographie de Morison, étaient déjà disponibles à l’époque), il y a une longue présentation de C. Colomb d’environ 1000 mots, dans laquelle vous ne trouverez aucune mention des atrocités commises par lui et ses hommes à l’encontre des natifs. [...]

[...] Les disputes académiques sont intarissables sur le sujet, mais il n’y a aucune doute sur le fait que la cruauté, l’épuisement au travail et les maladies furent les résultats directs d’une dépopulation. Il y avait, d’après des estimations récentes, environ 25 millions d’indiens au Mexique en 1519, un peu plus d’un million en 1605... Malgré les différences de langage, les conclusions académiques contradictoires, les disputes sur la question insoluble, il n’y a pas vraiment de dispute sur les faits de mise en esclavage, de travail forcé, de viols, de meurtres, de prises d’otages, de ravages par les maladies amenées par les Européens et l’élimination d’un très grand nombre de natifs du continent américain. La seule dispute est sur le fait de savoir qu’elle doit être la place de ces événements historiques dans notre narratif historique, quelle importance doit-on leur donner pour analyser les problèmes de notre temps.

Par exemple, Samuel Eliot Morison passe un certain temps à détailler les traitements réservés aux natifs par Colomb et ses hommes et utilise le mot “génocide” pour décrire les effets généraux de la “découverte” du nouveau monde. Mais il enterre ceci au sein d’une longue description admirative de Colomb et résume ses points de vue dans les paragraphes de conclusion de son livre : “*Christophe Colomb le navigateur*” comme suit : “Il avait ses qualités et ses défauts, mais ils furent largement ceux-là même qui participèrent à sa grandeur, sa volonté indomptable, sa foi en Dieu et en sa propre mission de christianisation des terres au-delà des mers, sa persistance bornée malgré la négligence de ses pairs, la pauvreté et le découragement, mais il n’y avait aucun défaut, ni mauvais côté à sa qualité première et essentielle : il fut un grand navigateur.” Oui ses qualités de marin!

Laissez-moi ici clarifier ma position. Je ne suis intéressé ni par dénoncer ni par exalter C. Colomb. Il est bien trop tard pour cela. Nous ne sommes pas en train d’écrire une lettre de recommandation pour qu’il soit capable de continuer ses conquêtes dans une autre partie de l’univers. Pour moi, l’histoire de Christophe Colomb est importante pour ce qu’elle nous dit à propos de nous-même, à propos de notre époque, à propos des décisions prises pour notre nation et pour le siècle à venir.

Pourquoi cette polémique aujourd’hui à propos de Christophe Colomb et la célébration du cinq centième anniversaire ? Pourquoi les natifs d’Amérique du nord sont-ils indignés de la glorification de ce conquérant ? Pourquoi cette défense passionnée de Christophe Colomb par d’autres ? L’intensité du débat est certainement le fait que ce ne soit pas à propos de 1492 mais bien de 1992.

Nous pouvons avoir un sentiment de tout cela si nous nous projetons cent en arrière, à l’époque du quatre centième anniversaire en 1892. Il y eut de grandes festivités à New York et à Chicago. A New York il y eut 5 jours de parade avec des feux d’artifices, des défilés militaires et un million de visiteurs dans la ville. Il y eut une statue commémorative dans un coin de Central Park maintenant connue maintenant sous le nom de place C. Colomb. Une grande réunion célébratrice eut lieu au Carnegie Hall et un discours de Chauncey Depew.

Vous ne connaissez peut-être pas le nom de Chauncey Depew, à moins que vous n’ayez jeté un œil récemment au travail classique de Gustavus Myer : “*Une histoire des grandes fortunes américaines*”. Dans ce livre, Chauncey Depew est décrit comme étant le représentant de Cornelius Vanderbilt et ses chemins de fer centraux de New York. Depew s’est rendu à Albany, la capitale de l’état de New York avec des sacs d’argent et des passes gratuits sur les chemins de fer pour les membres de la législature d’état de New York et il revint avec des souscriptions et des donations de terrains au profit des chemins de fer centraux. Depew regardait la célébration de la journée anniversaire de Colomb comme étant une célébration de la richesse et de la prospérité : “cela marque la richesse et la civilisation d’un grand peuple... cela marque les choses qui appartiennent à son confort et sa facilité de vivre, ses plaisirs et son luxe... et sa puissance.”. Nous savons qu’au moment où il déclara cela, il y avait beaucoup de souffrance parmi la population pauvre des États-Unis vivant dans les bidonvilles, ses enfants malades et mal nourris. Le poids sur les épaules de ceux qui vivaient de la terre, qui à cette époque représentaient un grand nombre de la population, était désespérant, menant à la colère des paysans et de leur alliance et à la montée en puissance du parti populiste le People’s Party. L’année suivante, 1893, fut une année de crise économique et de misère généralisée...

Ainsi, célébrer Colomb était patriotique, ne pas le célébrer et douter devenait antipatriotique. Et que voulait dire “patriotisme” pour Depew ? Cela voulait dire la glorification de l’expansionnisme et de la conquête, ce que représentait Christophe Colomb et ce que représentait l’Amérique. Ce ne fut que 6 ans après son discours que les États-Unis exproprièrent l’Espagne de Cuba et y commença sa longue occupation (sporadiquement militaire, mais continuellement politique et économique) de Cuba, de Puerto Rico et de Hawaii, également commençant sa guerre sanglante contre les Philippines afin de s’emparer du pays.

Le “patriotisme” qui fut attaché à la célébration de C. Colomb et la célébration de la conquête furent encore renforcés avec la seconde guerre mondiale qui vit l’émergence des États-Unis comme une superpuissance avec tous les empires européens maintenant en déclin. A cette époque, Henry Luce, le multimillionnaire faiseur de président et propriétaire du Time, du magazine Life et de Fortune magazine, écrivit que le XX^{ème} siècle devenait le “siècle américain” durant lequel les États-Unis feraient ce qu’il voudrait dans le monde.

<https://resistance71.wordpress.com/2012/09/20/howard-zinn-ou-lhistoire-sous-bonne-influence-christophe-colomb-et-la-civilisation-occidentale-2eme-partie/>

Howard Zinn ou l’histoire sous (bonne) influence : Christophe Colomb et la civilisation occidentale.

DEUXIÈME PARTIE

« Un homme vivant seul répond à une frappe à sa porte. Devant lui se tient Tyrannie, armée et toute puissante qui lui demande : ‘Te soumettras-tu ?’ L’homme ne répond pas et la laisse entrer. L’homme la sert durant des années, puis Tyrannie devient malade par empoisonnement de sa nourriture. Elle finit par mourir. L’homme ouvre alors sa porte, se débarrasse du corps encore chaud, retourne dans sa maison, ferme la porte derrière lui et dit : ‘Non !’ »

— Bertold Brecht —

« Je pense que le pouvoir de la tyrannie est surestimé (pas dans le court terme mais sur le long terme) et comment elle peut être surmontée par l’unification, la détermination de gens en apparence sans pouvoir et faibles, comme cela s’est passé dans le sud des États-Unis... La guerre n’est pas inévitable, peu importe sa persistance dans l’histoire, elle ne vient pas de quelque besoin naturel de l’humain; elle est fabriquée par les leaders politiques des humains, qui doivent ensuite produire des efforts extrêmes de propagande, de mensonge, de coercition, pour mobiliser une population toujours réfractaire à entrer en guerre. »

— Howard Zinn —

« J’ai commencé à vraiment comprendre certaines choses sur l’anarchisme dans les années 1960, en lisant l’autobiographie d’Emma Goldman, en lisant Alexandre Berkman, Pierre Kropotkine

et Michel Bakounine. L'anarchisme veut dire pour moi une société où vous avez une véritable organisation démocratique de la société, tant dans la prise de décision politique, que dans l'économie où l'autorité du capitalisme n'existe plus... Les gens auraient une véritable décision de leur destinée, dans laquelle ils ne seraient plus forcés de choisir entre deux partis politiques, qui ne représentent en rien les intérêts du peuple. Je vois donc l'anarchisme comme un moyen de démocratie politique et économique et ce dans le meilleur sens du terme. »

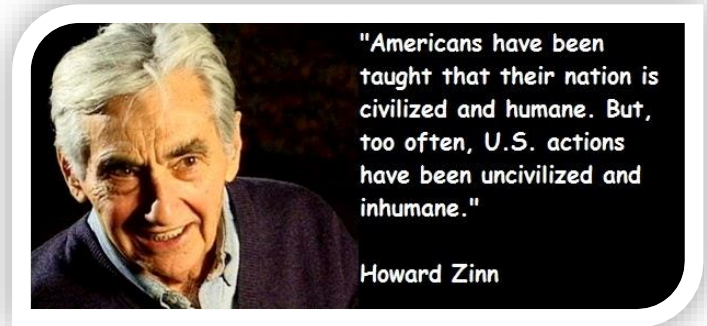
— Howard Zinn (2006) —

5 ► **Christophe Colomb et la civilisation occidentale** - Par Howard Zinn

George H. W. Bush (NdT : le père), déclara en acceptant sa nomination présidentielle en 1988 : “Ceci a été appelé le siècle américain parce que nous sommes la force dominante du bien dans le monde... Maintenant nous sommes à l'orée d'un nouveau siècle et de quel pays ce siècle à venir sera-t-il ? Je dis que ce sera un nouveau siècle américain !”

Quelle arrogance d'anticiper déjà que le XXI^{ème} siècle serait aussi américain, autant que celui de n'importe quelle autre nation,

alors que nous devrions nous éloigner des tendances psychopathes du XX^{ème} siècle. Bush devait sans doute se prendre pour le nouveau Colomb, “découvrant” et plantant le drapeau de son pays sur un nouveau monde, parce qu'il appela pour une base et colonie américaine sur la lune, tôt ce prochain siècle et envisagea une mission pour Mars en 2019.



"Americans have been taught that their nation is civilized and humane. But, too often, U.S. actions have been uncivilized and inhumane."

Howard Zinn

Le “patriotisme” que Chauncey Depew invoquait en célébrant Colomb, était profondément lié à la notion d'infériorité des peuples conquis. Les attaques de Colomb sur les indiens furent justifiées par le statut de sous-hommes des natifs. La prise du Texas et de la moitié du territoire mexicain juste avant la guerre civile furent faites avec le même rationnel raciste. Sam Houston, le premier gouverneur de l'état du Texas proclama : “La race anglo-saxonne doit dominer toute l'extrémité sud de ce vaste continent. Les Mexicains ne sont pas mieux que les Indiens et je ne vois aucune raison pourquoi nous ne devrions pas nous saisir de leur terre.”

Au début du XX^{ème} siècle, la violence du nouvel expansionnisme américain dans les Caraïbes et dans le Pacifique fut acceptée parce que nous gérons ces situations contre des êtres inférieurs. En 1900, Depew, maintenant un sénateur au congrès, fit encore un discours au Carnegie Hall, cette fois-ci afin de soutenir Theodore Roosevelt pour la présidence. Célébrant la conquête des Philippines comme le début de l'invasion de la Chine et plus, il proclama : “Les canons de Dewey dans la baie de Manille furent entendus à travers l'Asie et l'Afrique, ils ont résonné à travers le palace à Pékin et amené aux esprits orientaux une nouvelle grosse puissance parmi les nations occidentales. Nous, ainsi que les pays d'Europe, avons à cœur d'entrer les marchés illimités de l'Orient... Ces gens ne respectent rien d'autre

que la puissance. Je pense que les Philippines vont être une source potentielle de marchés et une source de richesse.” Theodore Roosevelt qui figure en bonne place dans la liste sans fin de nos “grands présidents” et dont le visage est un de ceux qui ont été sculptés dans la roche de Mount Rushmore dans le Dakota du sud, aux côtés des visages de Washington, Jefferson et Lincoln, appela l’échec de l’annexion d’Hawaï en 1893 : “un crime contre la civilisation blanche”.

Dans son livre ; “*A Strenuous Life*”, Roosevelt écrivit : “Bien sûr que notre entière histoire nationale a été celle de l’expansionnisme... Que les barbares battent en retraite ou soient conquis est seulement dû à la puissance des races civilisées qui n’ont pas perdues leur instinct de combat. “

Un officier de l’armée stationné aux Philippines le dit même de manière plus crue : “Il n’y a aucune raison de mâcher ses mots... Nous avons exterminé les indiens d’Amérique et je pense que la plupart d’entre nous en sommes fiers et nous ne devons avoir aucun scrupule quant à l’extermination d’une autre race si elle se met sur le chemin du progrès et de la lumière si cela est nécessaire...”

L’historien officiel des Indes (nouveau monde) du début du XVI^{ème} siècle, Fernandez de Oviedo, ne nia pas ce que firent les conquistadores aux natifs. Il décrivit “des morts innombrables et cruelles, aussi nombreuses que les étoiles”. Mais ceci devenait acceptable, parce que “l’utilisation de la poudre à canons contre les païens est pour faire une offrande à Dieu”... (On se rappelle également la décision du président McKinley d’envoyer l’armée et la marine prendre les Philippines en disant que cela était le devoir des États-Unis que de “christianiser et civiliser” les Philippines). Contre la plaidoirie de Las Casas pour sauver les indiens, le théologien Juan Gines de Sepulveda déclara : “Comment pouvons-nous douter un seul instant que ces gens, si barbares, si contaminés par leurs péchés et leurs obscénités, ont été injustement conquis.”

En 1531, Sepulveda visita son ancienne université en Espagne et fut choqué par les étudiants qui protestaient contre la guerre de l’Espagne contre la Turquie. Les étudiants scandaient : “Toutes les guerres sont en contraste avec la religion catholique.” Ceci l’inspira pour écrire une défense philosophique du traitement des indiens par les Espagnols. Il y cita Aristote qui écrivit dans “*La politique*”, que certaines personnes étaient “esclaves par nature”, qu’ils “seraient chassés comme des animaux sauvages afin de les amener à un mode de vie correct.” Las Casas lui répondit en ces termes : “Fi d’Aristote puisque nous avons les commandements de notre Christ : ‘Tu aimeras ton prochain comme toi-même’”.

La déshumanisation de l’ennemi a été un compagnon nécessaire des guerres de conquête. Il est plus facile d’expliquer des atrocités commises si elles sont commises contre des infidèles ou des personnes d’une “race inférieure”. L’esclavage et la ségrégation raciale dans l’impérialisme états-unien et européen en Asie et en Afrique furent justifiés de cette façon. Les bombardements américains de villages vietnamiens, les missions de recherche et de destruction et le massacre de My Lai ont été rendus agréables à leurs perpétrateurs par la

simple idée que les victimes n'étaient en fait pas humaines. C'étaient des "niakoués" ou des "communistes" et ils méritaient ce qu'ils recevaient.

Durant la guerre du Golfe, la déshumanisation des Irakiens consistaient à ne même pas reconnaître leurs existences. Nous ne bombardions pas des femmes et des enfants, nous ne bombardions pas de jeunes hommes irakiens ordinaires qui s'enfuyaient ou se rendaient. Nous agissions contre un monstre à la Hitler, Saddam Hussein, bien que les gens que nous massacrons étaient en fait les victimes irakiennes de ce monstre. Lorsqu'on demanda au général Colin Powell ce qu'il pensait des pertes irakiennes, il répondit que cela "n'était pas vraiment un sujet de grand intérêt ou d'importance". Les citoyens américains acceptèrent les violences et atrocités commises en Irak parce que les Irakiens furent rendus invisibles, parce que les États-Unis n'utilisaient que des "bombes intelligentes". Les médias de masse ignorèrent complètement les pertes énormes irakiennes, ignorèrent totalement les rapports des équipes médicales de Harvard qui visitèrent l'Irak peu après la guerre et trouvèrent que des dizaines de milliers d'enfants irakiens mourraient parce que nous avions bombardé les réserves d'eau potable, résultant en une épidémie de maladies diverses.

Les célébrations entourant Christophe Colomb sont déclarées être des célébrations honorant non pas seulement ses exploits maritimes mais aussi le "progrès", de son arrivée aux Bahamas au tout début de cette période tant adulée de 500 ans de "civilisation occidentale". Ces concepts ont grandement besoin d'être réexaminés. On demanda un jour à Gandhi ce qu'il pensait de la civilisation occidentale, il répondit que "c'était une bonne idée". L'objectif n'est pas de nier les bénéfices du "progrès" et de la "civilisation", les avances dans le domaine technologique, de la connaissance, de la science, de la santé, de l'éducation et des standards de vie ; mais il y a une question qui doit être posée : Le progrès... Oui, mais à quel coût humain ? Le progrès se doit-il ne n'être mesuré qu'au moyen de statistiques sur le changement industriel et technologique achevé sans aucun égard aux conséquences de ce progrès sur les êtres humains ? Accepterions-nous une justification russe du règne de Staline, incluant l'énorme souffrance humaine causée, au compte qu'il fit de la Russie une grande nation industrielle ?

Je me souviens de mes cours d'histoire américaine de Lycée, quand on en arrivait à la période post-guerre civile (NdT : guerre de sécession) jusqu'à en gros la première guerre mondiale, ceci était vu comme l'âge d'or, la période de la grande révolution industrielle, lorsque les États-Unis sont devenus un géant économique. Je me souviens de notre excitation d'apprendre la croissance énorme de notre industrie lourde et de notre industrie du pétrole, de l'avènement des grosses fortunes, du quadrillage du pays par les chemins de fer. On ne nous a rien dit du coût humain de ce grand progrès industriel, du comment l'énorme production de coton provenait des esclaves noirs, comment l'industrie de textile fut bâtie sur le travail de jeunes filles qui commençaient à travailler dans les usines à 12 ans et mourraient à 25, comment ces vénérés chemins de fer furent construits par des immigrants irlandais et chinois, qui furent littéralement tués au travail dans les fortes chaleurs de l'été et le froid intense de l'hiver, comment les travailleurs, immigrants et natifs devaient faire grève sur grève pour obtenir la journée de huit heures de travail, comment les enfants de la classe laborieuse vivant dans les bidonvilles des grandes villes devaient boire

de l'eau polluée et comment ils mourraient jeunes de malnutrition et de maladies diverses. Tout ceci au nom du "progrès".

Bien sûr il y a de gros bénéfices à l'industrialisation, à la science, à la technologie et à la médecine. Mais jusqu'ici, dans ces 500 ans de domination de la civilisation occidentale sur le reste du monde, la vaste majorité de ces bénéfices n'ont profité qu'à une toute petite portion de la race humaine. Des milliards de gens dans le tiers et quart monde continuent de faire face à des famines régulières, au manque de logement, aux maladies et à la mort précoce de leurs enfants.

L'expédition de Colomb a-t-elle marqué la transition de la sauvagerie à la civilisation ? Qu'en est-il de la civilisation des indiens, résultant de milliers d'années d'évolution bien avant que Colomb n'arrive ? Las Casas et bien d'autres s'émerveillèrent de l'esprit de partage et de la générosité qui étaient les marques des sociétés indiennes, le bâtiment communal dans lequel ils vivaient, leurs sensibilités esthétiques, l'égalité entre les hommes et les femmes. Les colons britanniques furent plus tard estomaqués de la démocratie réelle de la nation iroquoise, dont les tribus occupaient la vaste majorité des états de New York et de Pennsylvanie. L'historien américain décrivit la culture iroquoise de la sorte : "Aucune loi ou ordonnance, aucun shérif ou officier de police, aucun juge ou jury, ou cour de justice ou prison, ne pouvaient être trouvés dans les terres boisées du nord-est avant l'arrivée des européens; et pourtant des limites de comportement acceptable étaient fermement établies. Tout en étant fier de favoriser l'individu autonome, les Iroquois maintenaient néanmoins un sens strict du bien et du mal..."

Dans le processus expansionniste vers l'Ouest de la nouvelle nation des États Unis d'Amérique, les terres des indiens furent volées et nous les avons tué lorsqu'ils ont résisté au pillage, nous avons détruit leur sources d'alimentation (NdT : le buffalo des plaines) et de fabrication de protection, nous les avons poussé vers des sections de plus en plus petites du pays et nous avons perpétré la destruction systématique des sociétés natives. Du temps de la guerre des Faucons Noirs (Black Hawks) dans les années 1830, une des centaines de guerres qui ont été faites contre les indiens d'Amérique du nord, Lewis Cass, le gouverneur du territoire du Michigan référa au fait de saisir des millions d'hectares de terre des indiens comme "étant le progrès de la civilisation". Il déclara également qu' "un peuple barbare ne peut pas vivre en contact avec une communauté civilisée."

Nous pouvons toucher du doigt le niveau de "barbarie" auquel était les indiens, quand nous regardons les années 1880, quand le congrès des États-Unis prépara une législation pour briser le territoire communal sur lequel les indiens continuaient de vivre, en de toutes petites possessions privées, ce que certains appelleraient aujourd'hui avec fierté et admiration "privatisation". Le sénateur Henry Dawes, auteur de la législation, visita la nation Cherokee et décrivit ce qu'il y trouva : "Il n'y avait pas une seule famille dans toute la nation Cherokee qui n'avait pas sa propre maison. Il n'y avait pas de pauvres dans cette nation, ni ne devait-elle un seul dollar... Elle avait bâti ses propres écoles et ses propres hôpitaux, Et pourtant le défaut du système n'était que par trop évident. Ils avaient été aussi loin qu'ils le pouvaient, parce qu'ils possédaient le terrain de manière commune... Il n'y a pas

d'avantage à faire de votre maison une maison plus belle que celle votre voisin. Il n'y a pas d'égoïsme, qui est au fond du panier de la civilisation.”

Cet égoïsme au fin fond de la civilisation est connecté avec ce qui motiva Colomb et ce qui est le plus apprécié aujourd'hui, alors que les leaders politiques américains et les médias parlent du bien que ferait l'Occident à introduire la “motivation du profit” en URSS. Sûr, il y a quelques domaines pour lesquels il y a un avantage pour qu'un profit se dégage quand il aide au développement économique, mais cet avantage, dans l'histoire du “libre échange” occidental, a eu d'horribles conséquences. Il a mené au fil des siècles de “civilisation occidentale”, à un impérialisme sans scrupules et sans pitié.

Dans son roman “*Au cœur des ténèbres*”, écrit par Joseph Conrad dans les années 1890, après qu'il eut passé quelque temps dans le Congo supérieur en Afrique, l'auteur décrit le travail effectué par les hommes noirs enchaînés au profit de l'homme blanc, qui n'était intéressé qu'en l'ivoire. Il écrit : “Le mot ‘ivoire’ résonnait dans l'air, était murmuré, était soupiré. Vous auriez pu penser qu'il y avait des prières pour lui... Arracher le trésor des entrailles de la terre était leur désir profond, sans aucune raison morale derrière de plus que celle du cambrioleur fracassant un coffre-fort.”

Le fil conducteur du profit à tout va, incontrôlé, a mené à une énorme souffrance humaine, exploitation, esclavage, cruauté sur les lieux de travail, conditions de travail dangereuses, travail juvénile, destruction de la terre et de la forêt et l'empoisonnement de l'air que nous respirons, de l'eau que nous buvons et des aliments que nous mangeons. Dans son autobiographie de 1933, le chef Luther Ours Debout écrivit ceci : “Il est vrai que l'homme blanc amena avec lui de grands changements. Mais les fruits variés de sa civilisation, bien que hauts en couleurs et appétissants, rendent malade et tuent. Si une part de la civilisation comprend de mutiler, de voler, et d'escroquer, alors qu'est-ce que le progrès ? Je vais oser dire que l'homme qui s'est assis sur le sol dans ce tipi, méditant sur la vie et sur sa signification, acceptant l'existence même de toutes les créatures pour elles-mêmes et reconnaissant l'unité avec l'univers des choses, infusait dans son être profond la véritable essence de toute civilisation.”

Les menaces actuelles sur l'environnement ont amené une reconsidération parmi les scientifiques et autres académiques de la valeur du “progrès” tel qu'il a été défini jusqu'ici. En Décembre 1991, il y eut une conférence de deux jours au MIT durant laquelle 50 scientifiques et historiens discutèrent de l'idée du progrès dans la pensée occidentale. Voici une petite partie du rapport de cette conférence publié par le *Boston Globe* : “Dans un monde où les ressources sont gaspillées et l'environnement empoisonné, des participants à la conférence du MIT ont dit hier qu'il était grand temps que les gens repensent le problème en terme de durabilité et de stabilité plutôt qu'en termes de croissance et de progrès... Des feux d'artifices verbaux et de chauds échanges qui parfois jaillirent en joutes criardes ont ponctué les discussions entre des académiques du monde de l'économie, de la religion, de la médecine, de l'histoire et des sciences.” Un des participants, l'historien Léo Marx déclara que travailler vers une coexistence plus harmonieuse avec la nature est en soi un progrès,

mais différent de celui plus traditionnel dans lequel les gens essaient de surclasser et de dominer la nature.

En revenir à Christophe Colomb de manière plus critique est en fait lever toutes ces questions à propos du progrès, de la civilisation, de notre relation les uns avec les autres et notre relation avec le monde naturel. Vous avez probablement déjà entendu tout comme moi, qu'il n'est pas bien de traiter l'histoire de Colomb comme nous le faisons. Ce que ces gens disent est en fait : "Vous prenez l'histoire de Colomb en dehors de son contexte, le regardant et le jugeant avec vos yeux de personne du XX^{ème} siècle. Vous ne devez pas surimposer vos valeurs actuelles sur des événements qui ont eu lieu il y a plus de 500 ans. Ceci est anhistorique". Je trouve cet argument très étrange. Ceci veut-il dire que la cruauté, l'exploitation, la veulerie, l'esclavagisme, et la violence contre des gens sans défense sont des valeurs tout à fait péculiaires aux XV et XVI^{ème} siècles et que nous au XX^{ème} siècle sommes au-delà de tout cela ? N'y a-t-il pas certaines valeurs humaines qui sont communes au temps de Christophe Colomb et au notre ? La preuve de ceci est qu'à la fois à son époque et à la nôtre, il y a eu des esclavagistes et des exploiters et que dans les deux époques, il y a eu ceux qui protestaient contre cela, contre l'esclavage, l'exploitation et en faveur des droits de l'Homme.

Il est encourageant de voir qu'en cette année du cinq centième anniversaire, il y ait une vague de protestation sans précédent. La plupart de ces protestations sont faites par les indiens il est vrai, qui organisent des conférences et des réunions, qui s'engagent dans des actes de désobéissance civile, qui essaient d'éduquer le public américain sur ce qu'il s'est vraiment passé il y a 500 ans et ce que cela nous dit sur les problèmes de notre temps.

Il est aussi très encourageant de voir qu'il y a une nouvelle génération d'enseignants dans nos écoles et que bon nombre d'entre eux insistent pour que l'histoire de Christophe Colomb soit dite du point de vue des nations natives. A l'automne 1990, je fus appelé au téléphone par l'hôte d'une émission de télévision de Los Angeles qui voulait discuter de Colomb. Également en ligne avec un élève de lycée de cette ville du nom de Blake Lindsey. Qui avait insisté pour prendre la parole devant la mairie de Los Angeles afin de s'opposer à la célébration du jour de Colomb. Elle leur expliqua le génocide commis par les Espagnols à l'encontre des indiens Arawak. La mairie ne répondit pas. Quelqu'un appela durant l'émission, se présentant comme une femme qui avait émigré d'Haïti. Elle dit alors : "Cette fille a raison. Il n'y a plus de natifs à Haïti, dans notre dernier soulèvement contre notre gouvernement, les gens ont renversé la statue de C. Colomb et maintenant elle est dans la cave de la mairie de Port-au-Prince." La correspondante finit par dire : "Pourquoi ne construisons-nous pas de statues pour les aborigènes" ?

Malgré tous les livres d'école toujours en usage, de plus en plus d'enseignants questionnent et de plus en plus d'élèves questionnent le sujet. Bill Bigelow rapporte sur la réaction de ses élèves après qu'il leur ait donné des lectures qui contredisent les histoires traditionnelles. Un élève écrivit ceci : "En 1492, Colomb mis les voiles sur le grand océan... Toute cette histoire est aussi complète qu'un fromage suisse."

Un autre élève écrivit une critique de son livre d'histoire et l'envoya à l'éditeur du bouquin, Allyn and Bacon, en mettant à jour bon nombre d'omissions dans ce texte publié. Elle

écrivit : “Je vais prendre un seul sujet du livre pour faire simple : Christophe Colomb ?” Un autre élève écrivit : “Il me semble évident que les éditeurs ont juste imprimé une histoire faite de gloriole supposée nous rendre plus patriotique envers notre pays... Ils veulent que nous regardions notre pays comme étant grand, puissant et ayant toujours raison... On nous ment.” Quand les élèves découvrent que dans leur toute première leçon d’histoire apprise au sujet de C. Colomb, on ne leur a pas dit la vérité, ceci mène à un scepticisme sain sur leur éducation historique. Une des élève de Bigelow, Rebecca écrivit : “Qu’est-ce que cela peut bien faire de savoir qui a découvert l’Amérique, vraiment ? Mais le fait de savoir qu’on m’a menti à ce sujet toute ma vie et qui sait sur quoi d’autre encore, me met vraiment, vraiment en colère !”

Ceci est un nouveau mode de pensée critique dans les écoles et dans les universités, qui semble faire peur à ceux qui ont glorifiés ce qu’on appelle la “civilisation occidentale”.

Le secrétaire d’état à l’éducation (NdT : Ministre de l’éducation aux États-Unis) de Ronald Reagan William Bennett, écrivit sur la civilisation occidentale en 1984, dans son “Rapport sur les sciences sociales dans l’éducation supérieure” comme étant : “Notre culture commune... ses plus hautes idées et aspirations.” Un des plus féroces défenseurs de la civilisation occidentale est le philosophe Allan Bloom qui écrivit son “*Closing of the American Mind*” dans un sentiment de panique envers ce que le mouvement social des années 1960 avait fait pour changer l’atmosphère éducative des universités américaines. Il eut peur des manifestations étudiantes dont il fut témoin à Cornell et qu’il vit comme étant une terrible interférence avec l’éducation. L’idée de Bloom concernant l’éducation est celle d’un groupe d’élèves d’une élite universitaire, étudiant Platon et Aristote et refusant de se laisser distraire dans leur contemplation par le bruit de l’extérieur émanant des étudiants manifestant contre le racisme ou protestant contre la guerre du Vietnam.

Lorsque je lisais Bloom, cela me rappelait certains de mes collègues lorsque j’enseignais l’histoire dans un collège d’Atlanta en Géorgie au moment du mouvement des droits civiques, ces mêmes professeurs qui dodelinaient de la tête lorsque nos étudiants quittaient leur salle de classe pour aller participer aux sit-in en protestation de la ségrégation raciale et qui étaient arrêtés pour cela. Ces élèves négligeaient leur éducation, disaient-ils. En fait, ces élèves apprenaient plus en quelques semaines de participation aux luttes sociales en cours qu’ils ne le feraient en une ou deux années de classe. Quelle notion étriquée et mesquine de l’éducation ! Cela correspond parfaitement à cette vue de l’histoire qui insiste que la civilisation occidentale est le sommet de la réalisation humaine. Comme Bloom l’écrivit dans son livre “seulement dans les nations occidentales, celles influencées par la philosophie de la Grèce antique, y a-t-il une volonté de douter de l’identification du bien avec sa propre voie et sa façon de faire.” Eh bien, si cette volonté de douter est la marque de fabrique de la philosophie grecque, alors Bloom et ses amis idolâtres de la civilisation occidentale sont ignorants de cette philosophie.

Si la civilisation occidentale est considérée comme étant le pinacle de la civilisation et du progrès humains, les États-Unis sont le meilleur exemple de cette civilisation. Allan Bloom nous le dit encore : “Ceci est le moment américain dans l’histoire du monde... L’Amérique raconte une histoire : le progrès inéluctable et sans faille de la liberté et de l’égalité. De ses premiers colons et ses fondations politiques, il n’y a eu aucune dispute que la liberté et

l'égalité sont l'essence même de la justice pour nous..." Oui, racontez cela aux afro-américains, aux natifs, aux sans-logis, à tous ceux sans sécurité sociale (NdT : des millions aujourd'hui aux États-Unis) et à toutes les victimes à l'étranger de la politique extérieure américaine, dites leur bien que "l'Amérique ne raconte qu'une histoire... Celle de la liberté et de l'égalité."

La civilisation est complexe. Elle représente beaucoup de choses, certaines sont décentes, d'autres horribles. Nous devrions faire une pause judicieuse avant que de célébrer sans critique quand nous notons que Duke, le membre du Ku Klux Klan de Louisiane et ex-nazi dit que les gens l'ont mal compris : "le facteur prééminent de ma pensée", a-t-il dit à des journalistes, "est mon amour sans bornes pour la civilisation occidentale."

Nous qui insistons pour regarder l'histoire de Christophe Colomb de manière critique et en fait également regarder de cette manière tout ce qui touche à nos histoires traditionnelles, sommes souvent accusés d'insister sur le politiquement correct au détriment de la liberté d'expression. Je trouve cela très ambigu. Ce sont les gardiens des vieilles histoires, de l'histoire orthodoxe, qui refusent d'élargir le spectre des idées et d'accepter les nouveaux livres, les nouvelles approches, la nouvelle information, les nouvelles vues de l'histoire. Eux, qui croient encore en la doctrine du "libre-échange", ne croient pas du tout en un libre-échange des idées, ils n'y croient pas plus qu'en ce marché des libre-échanges de biens et de services. Ils veulent que le marché à la fois des biens et des idées soit toujours dominé par ceux qui ont toujours eu le pouvoir et la richesse. Ils s'inquiètent que si de nouvelles idées entre dans le marché, les gens commencent à repenser les arrangements sociaux qui nous ont donnés tant de souffrance, tant de violence, tant de guerres, ces cinq cents dernières années de "civilisation".

Bien sûr nous avons tout cela avant que Colomb n'arrive dans cet hémisphère, mais les ressources étaient infimes, les gens étaient isolés les uns des autres et les possibilités n'étaient pas légion. Dans les derniers siècles néanmoins, le monde est devenu bien plus petit, nos possibilités pour créer une société décente ont été magnifiées d'autant et maintenant les raisons ou excuses pour la faim, l'ignorance, la violence et le racisme n'existent plus.

En repensant notre histoire, nous ne faisons pas que regarder dans le passé, mais nous regardons le présent et nous essayons de le regarder du point de vue de ceux qui sont les laissés pour compte des bénéficiaires de cette soi-disant civilisation. Cela est très simple mais à la fois très signifiant, ce que nous essayons d'accomplir : essayer de regarder le monde d'un autre point de vue. Nous devons le faire alors que nous arrivons pas à pas dans le XXI^{ème} siècle, si nous voulons ce nouveau siècle être différent, si nous ne voulons pas qu'il soit un autre siècle américain ou siècle occidental, ou siècle blanc, ou siècle mâle, ou siècle de quelque nation ou quelque groupe que ce soit, mais simplement le siècle de la race humaine.

<https://resistance71.wordpress.com/2017/08/29/reflexions-optimistes-sur-lhistoire-et-son-sens-howard-zinn/>

Réflexions (optimistes) sur l’histoire et son sens... (Howard Zinn)

Ce qui suit est la traduction par nos soins d’extraits de réflexions, d’interventions publiques et d’entretiens de l’historien américain Howard Zinn, publiés dans son livre “Failure to Quit, Reflections of an Optimistic Historian”, ouvrage paru en 1993 aux éditions CCP (Common Courage Press)

Nous laissons nos lecteurs absorber ces pertinentes réflexions d’un grand historien et nous nous éclipsons de nouveau jusqu’au 10 septembre prochain environ...

[Les PDF à lire et partager sans modération](#)

Bonne lecture et à bientôt !...

~ Résistance 71 ~

« Ne pas connaître l’histoire, c’est comme être né hier. »

« On ne peut pas être neutre dans un train en marche. »

(Howard Zinn)

6 ► Quelques réflexions d’un historien optimiste (1972-1993)

[Howard Zinn](#)

Extrait d’un entretien avec David Barsamian (DB), journaliste, hôte d’émission de radio alternative politique émettant depuis Boulder, Colorado, en 1992...

DB : Vous êtes très friand de citer souvent la fameuse phrase de George Orwell : “Qui contrôle le passé contrôle le futur. Qui contrôle le présent, contrôle le passé.”

HZ : [...] Ce que je pense qu’Orwell veut dire est l’observation très importante que si vous pouvez contrôler l’histoire, le narratif, ce que les gens savent de l’histoire, si vous pouvez décider de ce qui sera (ou non) dans l’histoire des gens, alors vous pouvez ordonner leur façon de penser ; vous pouvez ordonner leurs valeurs. Vous pouvez de facto organiser les cerveaux en contrôlant la connaissance. Les gens qui peuvent faire cela, qui peuvent contrôler le passé sont de fait les gens qui contrôlent le présent. Les gens qui dominent les médias, qui font publier les livres scolaires et universitaires, qui décident de ce que sont et seront les idées dominantes de notre culture, ce qui sera dit et ce qui ne le sera pas.

DB : Qui sont-ils ? Qui sont ces “gardiens du passé” ? Pouvez commenter là-dessus...

HZ : Ils sont essentiellement riches et blancs. Parfois on réfère à l’histoire des riches hommes blancs. Il y a une histoire qui est faite, écrite par des hommes blancs riches. Non pas que les historiens soient riches et blancs, mais les gens qui font publier les livres le sont, les gens qui contrôlent les médias qui décident quel historien inviter sur les chaînes de grande écoute. Tous ces gens qui contrôlent les grands médias sont riches. [...]

DB : Vous avez fait cet époustouflant commentaire disant que l’objectivité et l’érudition dans les médias et ailleurs ne sont pas seulement “dangereuses et trompeuses, mais qu’elles ne sont pas désirables”.

HZ : J’ai en fait dit deux choses à ce sujet que un, elles n’étaient pas possibles et deux elles n’étaient pas désirables. Pas possible parce que toute l’histoire est une sélection d’un nombre infinis de faits. Dès que vous commencez à sélectionner, vous sélectionnez en rapport avec ce que vous croyez qui est important. Ce n’est déjà plus objectif. [...]

Certaines personnes affirment être objectives. C’est la pire des choses à affirmer. Pourquoi ? Parce que vous ne pouvez pas l’être. [...] Devant l’étendue des faits historiques, il n’est pas possible d’être objectif et quand bien même cela soit possible, ce n’est pas désirable. [...] Nous devrions avoir l’histoire qui mette en valeur l’humain, les valeurs humaines et de fraternité, de paix, de justice et d’égalité. [...]

DB : Comment filtrez-vous ces biais ? Le pouvez-vous ?

HZ : Comme je l’ai dit je possède mes propres penchants, ainsi si je parle ou écris quelque chose au sujet de Christophe Colomb, je vais essayer de ne pas cacher le fait que Colomb a fait une chose remarquable en traversant l’Atlantique et en s’aventurant dans des eaux et endroits inconnus. Cela demandait un grand courage physique à cette époque et de grandes qualités de marin et de navigation. L’évènement fut remarquable en bien des points. Je dois dire tout cela afin de ne pas omettre ce que la plupart des gens voient de positif en Colomb, mais je dois aussi continuer pour dire et expliquer certaines choses à son propos qui sont bien plus importantes que ses qualités de marin, que le fait qu’il ait été très religieux. Je dois parler du traitement qu’il réserva aux gens qu’il trouva sur ce continent. La mise en esclavage, la torture, les exécutions, les assassinats gratuits, la déshumanisation de ces peuples. C’est aussi une chose très importante.

Il y a une façon très intéressante par laquelle vous pouvez formuler une phrase et qui va montrer ce sur quoi vous mettez plus d’importance et ceci aura deux résultats bien différents. Vous pouvez cadrer l’affaire Christophe Colomb de la façon dont l’a fait l’historien de Harvard Samuel Elliot Morison : Colomb a commis un génocide, mais c’était un marin extraordinaire. Il a accompli une chose absolument remarquable en trouvant ces îles de ce nouveau continent. Où est placée l’emphase ici ? Il a commis un génocide mais.... c’était un excellent marin. Moi je dis, il fut un bon marin, mais il a traité les autochtones avec la plus grande des cruautés et a commis un vaste génocide. Ceci représente deux façons bien différentes de narrer le même évènement. Tout dépend de quel côté du “mais” vous

vous trouvez, vous montrez là votre penchant. Je pense qu'il est bon pour nous de mettre nos biais, nos penchants en direction d'une vision humaine de l'histoire.

DB : En plus d'annihiler la population indigène, les Européens ont dû mettre en place le marché des esclaves et amener des Africains pour travailler la terre.

HZ : Lorsque les Indiens furent décimés comme esclaves, c'est alors que le marché intercontinental prit place et qu'un autre génocide eut lieu, des dizaines de millions d'esclaves noirs furent amenés, mourant par millions dans le trajet au gré du temps, mourant aussi en grand nombre une fois à destination.

DB : Dans un article de l'intellectuel Alan Dershowitz, celui-ci parle de l'unicité de l'holocauste juif en termes de génocide, qu'il est la référence. Acceptez-vous cela ?

HZ : ***Chaque génocide est unique.*** Chaque génocide possède ses propres caractéristiques historiques. Mais je pense que c'est faux et nous devrions tous comprendre cela ; prendre un génocide et se concentrer dessus au prix de négliger les autres et agir comme s'il n'y avait eu qu'un seul grand génocide dans l'histoire du monde et que personne ne devrait rapporter les autres sous prétexte que c'est une pauvre analogie. [...]

Il y a un point de vue qui perpétue une vision, une notion élitistes de l'histoire, l'idée que l'histoire est faite par le haut et que si nous voulons faire des changements, nous devons dépendre et faire confiance à nos présidents, à nos tribunaux, conseils d'état, notre congrès d'élus. Si l'histoire me montre quelque chose, c'est bien que nous ne pouvons en aucun cas dépendre de ces gens du haut de la pyramide pour qu'ils opèrent les changements nécessaires vers la justice, la paix ; non, pour cela nous devons dépendre des mouvements sociaux, c'est ce que l'histoire nous enseigne.

Objections à l'objectivité (1989)

[...] Je ne pouvais possiblement pas étudier l'histoire de manière neutre. Pour moi, l'histoire a toujours été une bonne manière de comprendre et d'aider à changer ce qui n'allait pas dans le monde.

[...] Ainsi, le grand problème au sujet de l'honnêteté historique n'est pas le mensonge éhonté ; mais c'est l'omission ou la mise sous étiquette de trivialité de données importantes. Et là, de la définition du mot "important" va bien entendu dépendre des valeurs de chacun.

[...] Ainsi les historiens n'ont-ils pas été "objectifs" en regard de la guerre. [...] Un bon nombre d'historien, dans l'atmosphère frigorigène de la guerre froide dans les années 1950, sélectionnèrent leurs faits historiques pour se conformer à la position du gouvernement.

[...] Ainsi, dans le cas des États-Unis, l'assassinat de plus d'un million de Vietnamiens et le sacrifice de la vie de 55 000 jeunes Américains furent perpétrés par des hommes hautement éduqués gravitant autour de la Maison Blanche, des gens qui auraient impressionné lors de l'examen du New York Times. Ce fut un Phi Beta Kappa McGeorge Bundy, qui fut un des

chefs responsables du bombardement des civils en Asie du Sud-Est. Ce fut un professeur de Harvard, Henry Kissinger, qui fut le stratège derrière la guerre de bombardement secrète de pauvres villages paysans au Cambodge.

Arrières pensées sur le premier amendement de la constitution (1989)

Une des choses que j'ai vraiment tirée en lisant et étudiant l'histoire fut de commencer à être sérieusement désabusé par la notion de ce qu'est la démocratie. Plus je lis l'histoire, et plus il me semble que clairement quel que soit le progrès qui a été fait dans ce pays sur bien des points, quoi qu'il ait été fait pour le peuple, quelque droit qui ait été gagné, ceci n'a pas été fait par la délibération et la vision du congrès du peuple ni par la sagesse des différents présidents, ni des décisions ingénieuses de la Cour Suprême. ***Tout progrès accompli dans ce pays l'a été par les actions des gens ordinaires, par les citoyens, les mouvements sociaux. Pas de la Constitution...***

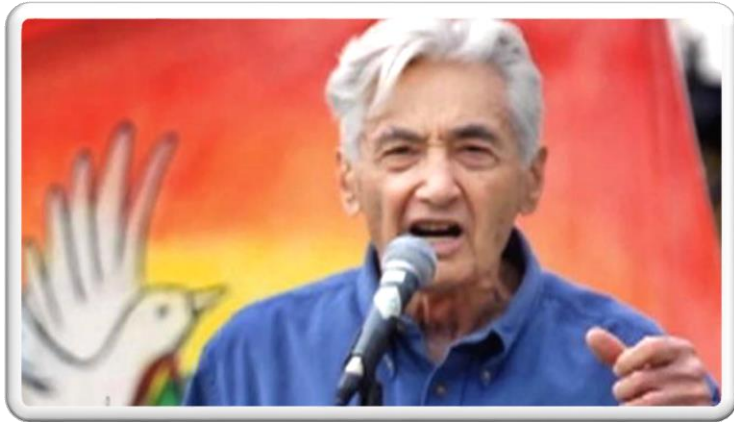
En fait la constitution n'a eu aucune importance. Elle fut ignorée pendant plus d'un siècle. Le 14^{ème} amendement (NdT : celui sur l'égalité des droits raciaux, qui n'existait pas dans la constitution originale puisque tous ceux qui l'ont écrite, à de très rares exceptions près, étaient blancs, riches et propriétaires d'esclaves...) n'a eu quasiment aucune signification jusqu'à ce que les noirs américains se soulèvent dans les années 1950 et 1960 dans le sud et créèrent des mouvements de masse dans les endroits les plus difficiles, plus durs, plus dangereux pour quiconque de se soulever, où que ce soit.

[...] ***En fait voilà ce qu'est la démocratie. C'est ce que des gens font au nom de besoins humains en dehors, parfois même contre la loi, même contre la constitution.*** Lorsque la constitution était en faveur de l'esclavage, les gens durent aller non seulement contre la loi mais aussi contre la constitution elle-même dans les années 1850 lorsqu'ils pratiquaient toute cette désobéissance civile contre la loi sur les esclaves fugitifs. Les gens doivent créer le désordre, ce qui va à l'encontre de ce qu'on nous a appris au sujet de la loi et de l'ordre dans la société car "vous devez obéir à la loi" et "force reste à la loi". Obéissez à la loi, obéissez à la loi. C'est une merveilleuse façon de contenir les choses n'est-ce pas ?... [...] Au sujet de la liberté de parole (1er amendement de la constitution américaine), où allez-vous obtenir votre information ? Le gouvernement vous ment. Il dissimule l'information, la maquille, vous induit en erreur. Vous devez toujours avoir quelque chose à dire. Vous devez avoir des sources indépendantes d'information (***NdT : Zinn écrivait ceci en 1989, si l'internet existait, il n'en était qu'à ses balbutiements et n'avait pas l'audience d'aujourd'hui. L'info indépendante était très rare. L'internet est la presse de Gutenberg 2.0, une seconde révolution de l'information...***)

Il y a encore beaucoup à faire pour parler, dire ce que nous pensons... Nous avons besoin d'une information. Les gens doivent savoir, s'informer. Les gens doivent répandre l'information. C'est un boulot qui doit nous engager individuellement, tous autant que nous sommes, quotidiennement et non pas seulement de temps en temps. C'est ça le boulot de la démocratie.

A quel point l'enseignement supérieur est-il libre ? (1991)

[...] L'environnement de l'éducation supérieure est unique dans notre société. C'est la seule



situation où un adulte, qu'on regarde comme un mentor, est seul avec un groupe de jeunes gens pour une période de temps établie, définie, agréée et peut assigner n'importe quelle lecture qu'il ou elle choisit aussi bien que de discuter avec ces jeunes gens de quelque sujet que ce soit sous le soleil. Il est vrai que le sujet peut être défini dans le cadre d'un curriculum, par le catalogue de la description du cours et des prérogatives éducatives, mais ceci est bien peu de chose comme obstacle pour un enseignant direct et imaginatif, spécifiquement en littérature, philosophie et en sciences sociales comme l'histoire, qui offrent des possibilités

illimitées de discussions libres sur des sujets d'ordre politique et social. Pourtant, c'est exactement cette situation, dans les salles de classe de l'enseignement supérieur, qui effraie au plus haut point les gardiens, les cerbères du statu quo.

Et pourtant, lorsque les professeurs utilisent de facto cette liberté, introduisant de nouveaux sujets, de nouvelles lectures, des idées folles, défiant l'autorité, critiquant la "civilisation occidentale", perturbant la classification des "grands livres de la littérature occidentale" comme établie par certaines autorités éducatives du passé, alors les "gardiens de la haute culture" auto-proclamés deviennent des chiens enragés.

[...] Lorsque j'ai enseigné l'histoire américaine, j'ai ignoré les canons de l'orthodoxie, ces livres dans lesquels les personnes héroïques étaient systématiquement les présidents, les généraux, les industriels, les grands entrepreneurs. Dans ces manuels, les guerres étaient traitées comme des problèmes de stratégie militaire et aucunement des problèmes moraux. Christophe Colomb, Andrew Jackson et Theodore Roosevelt étaient vus comme des héros de la "démocratie" en marche, sans un mot sur les objets de leur violence.

J'ai suggéré que l'on approche Colomb et Jackson du point de vue de leurs victimes, que nous regardions plus en détail la réussite magnifique du chemin de fer transcontinental du point de vue des ouvriers irlandais et chinois, qui moururent par milliers en le construisant. Commettais-je alors ce terrible péché qui fait bouillir les fondamentalistes d'aujourd'hui : "politiser le programme d'histoire ?.." Y a-t-il un seul rendu d'une loi constitutionnelle, une seule narration d'un fait historique ayant trait aux États-Unis, qui puissent échapper à être vu depuis un angle politique ?

[...] Dans mon enseignement, je n'ai jamais caché mes vues politiques : mon dégoût de la guerre et du militarisme, ma colère contre l'inégalité raciale, ma croyance en un socialisme démocratique, en une distribution juste de la richesse du monde. *Prétendre à une*

“objectivité” qui soit à la fois impossible et indésirable me semblait être malhonnête.

Je disais le plus clairement du monde au début de chaque cours que je donnerai mon point de vue sur le sujet que nous discuterions, que je serai le plus équitable possible avec les autres points de vue et que je respecterai au plus haut point le droit des élèves d’être en désaccord avec moi...

L’éducation supérieure, bien qu’ayant quelques privilèges spéciaux, est toujours bien entendu partie intégrante du système américain, qui est un système de contrôle ingénieux et très sophistiqué. Il n’est pas totalitaire ; ce qui permet toujours de l’appeler une “démocratie” est qu’il permet des fenêtres de liberté sur la base établie que rien ne mettra en danger la forme générale que prend le pouvoir et la richesse dans la société... Et oui, il y a en fait une certaine liberté d’expression dans le monde universitaire et académique. Comment puis-je à l’université de Boston ou Noam Chomsky au MIT ou David Montgomery à Yale, nier que nous avons plus de liberté à l’université que n’en aurions jamais eu dans le monde des affaires ou toute autre profession ? Mais ceux qui nous tolèrent savent très bien que nous sommes peu nombreux, que nos élèves aussi excité(e)s soient-ils/elles par les idées nouvelles, sortiront de l’université pour affronter un monde fait de pression et d’exhortations à la prudence. Ils savent aussi qu’ils peuvent nous citer comme des exemples de l’ouverture d’esprit du monde académique et du système à toutes les idées possibles.

[...] *Ai-je eu une liberté d’expression dans mes salles de classes ? J’en ai eu une parce que j’ai suivi le précepte d’Aldous Huxley : “Les libertés ne sont pas données, elles sont saisies.”*

Guerres justes et injustes (1991)

[...] Ce qui souvent se cache derrière cette affaire du “on ne peut rien faire au sujet de la guerre...” et du “la guerre, soyez réalistes, acceptez-la, essayez juste de rester en périphérie...” Le plus souvent, quelques minutes dans une discussion au sujet de la guerre ou d’une guerre, quelqu’un va dire : “de toute façon, c’est dans la nature humaine.” ***N’entendez-vous pas cela souvent ? Vous mettez un groupe de gens à parler de la guerre et à un moment donné, quelqu’un va dire : “c’est la nature humaine.” Il n’y a de fait absolument aucune preuve de cela. Il n’y a aucune évidence, aucune preuve génétique, pas de preuve biologique.*** Tout ce que nous avons ce sont des faits historiques et ceci n’est en rien la preuve d’une quelconque “nature humaine”, par contre c’est la preuve de circonstances.

Il n’y a pas de preuve biologique, génétique ni anthropologique. Quelle est la preuve anthropologique ? Vous étudiez ces “tribus primitives” comme les anthropologues les appellent, regardez ce qu’elles font et dites : “ah ! ces tribus sont féroces”, ou “ah ces tribus sont gentilles et pacifiques.” Rien n’est clair.

Et l’histoire alors ? Et bien il y a une histoire des guerres et il y a aussi une histoire de la gentillesse et de la compassion, de l’empathie.

[...] On n'a pas besoin d'étudier longtemps l'histoire des États-Unis pour voir et comprendre qu'elle est une longue histoire d'agression. De fait, une longue histoire d'agression ouverte et sans fioritures. [...]

Christophe Colomb, les Indiens et le progrès humain de 1492 à 1992

George Orwell, qui était d'une grande sagesse, écrivit : "Qui contrôle le passé contrôle le futur et qui contrôle le présent contrôle le passé." En d'autres termes, ceux qui dominent notre société sont en position de faire écrire nos histoires. Et s'ils peuvent faire cela, ils peuvent alors décider de nos futurs. Voilà pourquoi l'histoire, le narratif de l'affaire Christophe Colomb est très important.

Laissez-moi faire une confession. J'en savais très peu au sujet de Colomb jusqu'à il y a environ 12 ans quand j'ai commencé à écrire mon livre "*Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*". J'avais un doctorat en histoire de l'université de Columbia, c'est à dire que j'avais l'entraînement et la formation adéquats d'un historien, mais ce que je savais de Colomb était grosso modo ce que je savais de lui depuis l'école primaire. Quand j'ai décidé d'écrire "*Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*", j'ai aussi décidé d'en savoir plus sur lui. J'avais déjà conclu que je ne voulais pas écrire un survol de plus de l'histoire des États-Unis, je savais que mon angle d'approche serait différent. J'allais écrire au sujet des États-Unis depuis l'angle de vue de ces gens qui avaient été largement négligés par l'histoire classique et ses livres d'histoire : les indigènes de l'endroit, les esclaves africains importés, les femmes, les ouvriers et paysans, qu'ils soient natifs ou immigrants. Je voulais raconter l'histoire du progrès industriel de la nation non pas du point de vue des Rockefeller, Carnegie et des Vanderbilt, mais du point de vue de ces gens qui travaillaient pour eux, dans leurs mines, dans leurs champs pétroliers et qui ont perdu leurs membres, leur santé ou leur vie en construisant leurs chemins de fer.

[...] Ainsi donc, comment devais-je raconter l'histoire de Colomb ? J'en conclus alors que je devais la raconter vue des yeux de ceux qui étaient là lorsqu'il arriva, ces gens qu'on appela "Indiens" parce qu'il croyait qu'il était en Asie.

[***À lire pour plus de détails***, notre traduction d'Howard Zinn : "*Christophe Colomb et la civilisation occidentale*" en deux parties, publiées en Septembre 2012 ► <https://resistance71.wordpress.com/2012/09/12/howard-zinn-ou-lhistoire-sous-bonne-influence-christophe-colomb-et-la-civilisation-occidentale/ere-partie/>]

[...] Les expéditions de Colomb ont-elles marqué la transition de la sauvagerie à la civilisation ? Quid de la civilisation amérindienne qui s'est construite au cours des millénaires avant l'arrivée de Colomb (NdT : dans la période dite "précolombienne"...) ? Las Casas et autres se sont émerveillés de l'esprit de partage et de générosité qui marqua les sociétés indiennes, les bâtiments communaux dans lesquels ils vivaient, leur sensibilité esthétique, l'égalitarisme notamment entre les hommes et les femmes.

Les colons britanniques d'Amérique du Nord furent stupéfaits du niveau de démocratie de la confédération des nations iroquoises, qui occupaient les terres de ce qui est aujourd'hui les états de New York et de Pennsylvanie, (NdT : l'Ontario et le Québec dans leurs parties aujourd'hui canadiennes). L'historien américain Gary Nash décrit la culture iroquoise : *“Pas de lois ni de décrets ni d'ordonnances, pas de sheriffs ni de policiers, pas de juges no de jurés, pas de tribunaux ni de prisons, cet appareil autoritaire des sociétés européennes, ne pouvaient être trouvés dans les forêts du nord-est avant l'arrivée des Européens. Et pourtant, des limites de comportement acceptable étaient bien établies. Bien qu'étant très fiers de l'autonomie individuelle, les Iroquois maintenaient néanmoins un strict sens du bon et du mauvais...”*

Au cours de son expansion territoriale vers l'Ouest, la nouvelle nation des États-Unis vola les terres indiennes, massacra les indigènes lorsqu'ils résistèrent, détruisit leurs ressources en nourriture et leurs abris, les poussa dans des sections territoriales de plus en plus petites et organisa la destruction systémique de la société indienne.

[...] Ainsi, regarder le passé et Colomb de manière critique, c'est lever toutes ces questions au sujet du progrès, de la civilisation, de nos relations les uns avec les autres, de notre relation avec le monde naturel.

Vous avez probablement déjà entendu, comme cela m'est souvent arrivé, qu'il est en fait mal pour nous de traiter l'histoire de Colomb de la façon dont nous le faisons. Ce qu'ils nous disent en substance est ceci : *“Vous prenez Colomb hors de son contexte, vous le regardez et l'analysez avec vos yeux et votre pensée du XX^{ème} siècle. Vous ne devez pas superposer les valeurs de notre temps sur des évènements qui ont eu lieu il y a plus de 500 ans. C'est anhistorique.”*

Je trouve cet argument bizarroïde. Veut-il dire que la cruauté, l'exploitation, la veulerie, la mise en esclavage, la violence systémique contre des peuples sans défense ou presque, sont des valeurs péculaires aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles ? Que nous au XX^{ème} siècle sommes bien au-delà de tout ça ?... N'y a-t-il pas certaines valeurs qui sont communes de l'époque de Colomb et de la nôtre ? La preuve de cela est que de son temps comme du nôtre, il y a eu des esclavagistes, des exploiters, de son temps comme du nôtre, il y a aussi eu ceux qui ont protesté contre ces ignominies, au nom de la dignité et des droits humains.

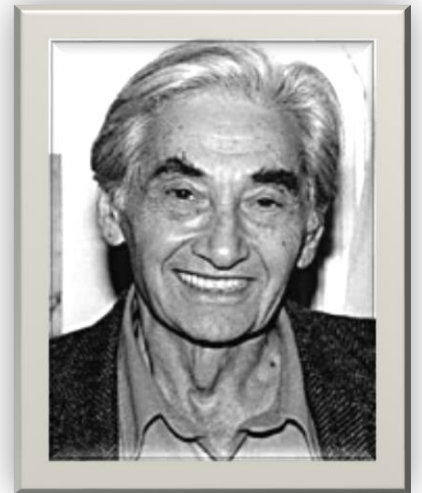
[...] Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour regarder le monde et son histoire d'un autre point de vue que celui sans cesse proposé. Nous devons le faire si nous voulons ce nouveau siècle qui vient être différent, si nous ne voulons pas qu'il soit un siècle américain, ou un siècle occidental ou un siècle blanc, ou un siècle mâle ou celui de quelque nation ou quelque groupe que ce soit, mais enfin un siècle de l'humanité.

Refus d'abandonner (1990)

Je peux comprendre le pessimisme, mais je n'y crois pas. Ce n'est pas simplement une affaire de croyance, mais de preuve historique. Juste suffisamment pour donner espoir, car pour l'espoir nous n'avons pas besoin de certitude mais seulement de possibilité.

[...] Il est certain que l'histoire ne recommence pas avec chaque décennie qui passe. Les racines d'une ère poussent et fleurissent dans des ères subséquentes. Des êtres humains, des écrits, des transmissions invisibles de toutes sortes, portent des messages au travers des générations. J'essaie d'être pessimiste pour faire comme certains de mes amis. Mais je pense aux décennies passées et regarde autour de moi et là il m'apparaît que si le futur n'est pas certain, il est néanmoins possible.

Repose en paix Howard Zinn, grand historien de notre temps, ton héritage de pensée critique et humaniste est intarissable. Résistance 71



“Ce que l’histoire révisionniste nous enseigne est que notre inertie de citoyens à abandonner le pouvoir politique à une élite a coûté au monde environ 200 millions de vies humaines entre 1820 et 1975. Ajoutons à cela la misère non dite des camps de concentration, des prisonniers politiques, de l’oppression et de l’élimination de ceux qui essaient de faire parvenir la vérité en pleine lumière... Arrêtons le cercle infernal du pillage et des récompenses immorales et les structures élitistes s’effondreront. Mais pas avant que la majorité d’entre nous trouve le courage moral et la force intérieure de rejeter le jeu frauduleux qu’on nous fait jouer et de le remplacer par les associations volontaires ou des sociétés décentralisées, ne s’arrêteront le pillage et le massacre.”

~ [Antony Sutton](#), historien, et professeur de sciences politiques, Stanford U, 1977 ~



Traduction & Publication Résistance71

<https://resistance71.wordpress.com/>

Version PDF réalisée par JBL1960 ► www.jbl1960blog.wordpress.com